



Michel Butor

A 80 ans, l'auteur de « La Modification » publie les premiers tomes de ses Œuvres complètes. Improvisation autour de quelques mots qu'il aime. Rencontre. Page 12.

Banlieues

Il y a cinq mois, les banlieues de certaines villes françaises s'enflammaient. Plusieurs ouvrages tentent de mettre au jour les « processus émeutiers ». Dossier. Pages 6 et 7.

Le Monde

Des Livres

Vendredi 14 avril 2006

DOMINIQUE AURY LE POUVOIR ET LE SECRET



Angie David retrace la vie extraordinaire de l'auteur d'« Histoire d'O », qui était par ailleurs l'une des éminences grises de la « NRF ». Page 3.

Littérature française

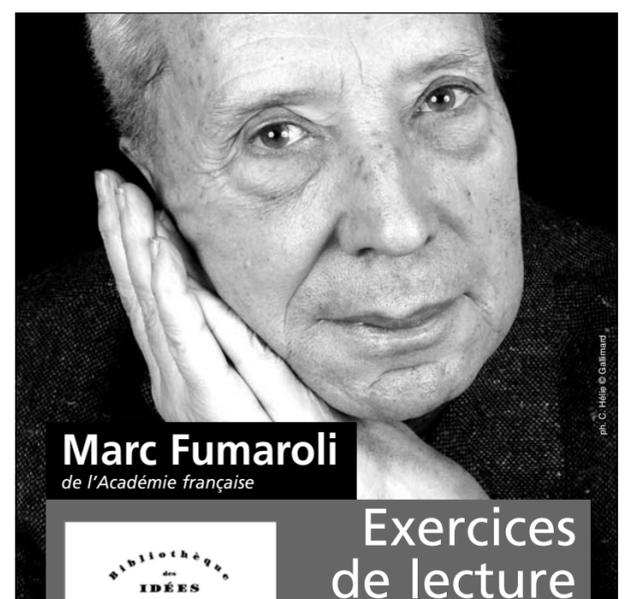
« Pandémonium », un nouveau roman de Régine Detambel. Et aussi : Christian Pernath, Adrien Goetz, Hubert Lucot, Marie Billetdoux. Pages 3 et 4.

Poches

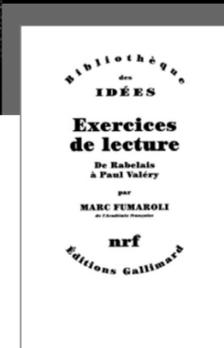
Pierre-Robert Leclercq se souvient de ses rencontres avec Marcel Jouhandeau, l'auteur de « Chaminadour ». Et aussi : Patrik Ourednik et Jules Vallès. Page 10

Science-fiction

Stephen King, Elizabeth Kostova et Robert Holdstock : les romans d'horreur sont de retour. Et aussi : Richard Paul Russo, Charles Stross et Jean Ray. Page 9.



Marc Fumaroli
de l'Académie française



Exercices
de lecture

de Rabelais à Paul Valéry

"Formidable livre. Sous des angles entièrement neufs, toute l'histoire de la littérature française. On en sort rajeuni et revigoré."
Claude Lévi-Strauss

Gallimard

Contributions

Pierre-Robert Leclercq
Collaborateur du « Monde des livres », auteur de nombreux ouvrages, dont *Mes catins* (Belles Lettres, 2005), *Le Libraire de la rue Poliveau* (Belles Lettres, 2005) et *Thérèse, la diva du ruisseau* (Anne Carrière, 2006). Il a obtenu le Prix radio 1998 de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques pour l'ensemble de son œuvre de fictions radiophoniques.

André Schiffrin
Editeur, il a été pendant trente ans à la tête de Pantheon Books, prestigieuse maison d'édition new-yorkaise, où il a permis la publication de Foucault, Sartre, Chomsky... En 1991, il fonde The New Press, maison d'édition à but non lucratif dont il est le directeur. Il a publié *L'Édition sans éditeur* et *Le Contrôle de la parole* (La Fabrique, 1999 et 2005).

Rectificatifs

L'image illustrant notre dossier du 7 avril (« Littératures, états critiques »), était d'Emre Orhun, et non Emre Horun, comme nous l'avons écrit par erreur.

L'éditeur de *Meurtre à Isla Negra*, d'Estelle Monbrun (« Le Monde des livres » du 7 avril) n'est pas Chemins nocturnes, mais Viviane Hamy (qui publie la collection « Chemins nocturnes »).

En 1856, paraissait le premier roman de Flaubert dans la « Revue de Paris »

Madame Bovary a 150 ans

Yvan Leclerc

Tu sauras que je suis présentement sous la presse. Je perds ma virginité d'homme inédit ce jeudi en huit, le 1^{er} octobre. (...) Je vais pendant trois mois consécutifs remplir une bonne partie de la Revue de Paris. » Flaubert n'est plus tout à fait à un jeune homme – il a déjà 35 ans – lorsque paraît *Madame Bovary*, dans la revue dirigée par Maxime Du Camp, le compagnon du voyage en Orient. L'histoire littéraire ne retient d'ordinaire que la date de 1857, l'année du procès, en janvier-février, et de la publication en volume chez Michel Lévy, courant avril. Mais le scandale, moral et littéraire, éclate au dernier trimestre de 1856.

Soit que le sujet lui fût imposé, soit que Flaubert se l'imposât comme antidote à l'exubérance de sa nature, *Madame Bovary* prit cinq années au long desquelles la littérature n'a jamais rimé aussi richement avec la rature. Au total, 4 500 pages manuscrites, conservées comme autant de preuves, pour en faire imprimer 500. Ce n'est pourtant pas que ce premier roman publié, à la différence des suivants, exigeât de nombreuses lectures préparatoires ou des recherches documentaires poussées : la Normandie, il y habite ; la vie d'un médecin, il la connaît de famille ; les mœurs de son temps, il les subit ; et il a fait du bourgeois son ennemi le plus intime. Ce ne sont pas non plus les combinaisons de l'intrigue qui retardent la composition : elle est tellement plate et banale, cette histoire d'adultère finissant mal, qu'un suicide comme celui de Delphine Delamarre, l'épouse d'un médecin à Ry, près de Rouen, peut, en lui fournissant le prétexte d'un fait divers, rassurer l'auteur quant à l'extrême banalité de son sujet. Les difficultés viennent d'ailleurs ; elles surgissent à chaque tour de phrase d'impératifs contradictoires qui rendent presque impossible l'acte d'écrire : que les mots soient à la fois justes et musicaux ; que les détails, se détachant pour eux-mêmes, valent comme éléments entrant dans un

ensemble ; que le style et que l'art s'enlèvent sur un fond de vulgarité sans sublimation ; que la prose prenne la densité du vers en conservant les moyens de la prose ; que l'ironie plane et que l'obscène se fasse sentir sans qu'on puisse leur assigner une origine ; que la Voix du sentiment, sortie des livres romantiques, et que la vox populi, colporteuse d'idées reçues, s'autodétruisent ; que l'auteur, présent partout, s'absente en tant qu'homme, et que l'écrivain mâle se transforme en petite femme souffrante.

Quand il en achève la rédaction, en mars 1856, Flaubert sait qu'il n'en a pas encore fini avec son interminable roman.

Au nom du principe

d'impersonnalité, l'auteur

se rend coupable d'une sorte de délit d'abstention.

Si la justice du Second Empire

lui intente un procès, c'est qu'il n'a pas instruit préalablement

dans son roman le procès

du vice et de la bêtise

S'ouvre alors une longue période d'incessants remaniements au gré des censures, des résistances, et parfois des autocensures. Après un premier avis de Maxime Du Camp, Flaubert allège son manuscrit d'une trentaine de pages, certaines corrections relevant moins de l'esthétique que de la précaution. Mais les ciseaux d'Anastasie ne s'arrêtent pas là : à la seconde lecture, les directeurs de la Revue procèdent à de nouvelles « coupures (...) indispensables » : l'auteur récupère son manuscrit hachuré en plus de soixante-dix endroits par des hommes de bon goût qui veulent estomper « l'ignoble réalité » (par exemple, les « mouches à viande » sont chassées des Bertaux) et qui censurent les mots interdits : *adultère, concubine, filles, concupiscence* disparaissent sous les baffures.

Par une violente réaction, Flaubert obtient qu'on rétablisse le texte dans son

intégrité. Et la publication commence. Peu après la première livraison dans la Revue, l'autre directeur, Laurent-Pichat, reconnaît que l'auteur révoltera quelques lecteurs, mais que « le début va bien ». La suite va beaucoup moins bien, en revanche : dans la cinquième livraison, celle du 1^{er} décembre – où devaient paraître les six premiers chapitres de la troisième partie, commençant aux retrouvailles avec Léon – Du Camp exige une franche amputation : « *Ta scène du fiacre est impossible, non pour nous qui nous en moquons, non pour moi qui signe le numéro, mais pour la police correctionnelle qui nous condamnerait net.* » La Revue courant le risque de la suppression, Flaubert accepte le sacrifice de la scène, en contrepartie d'une note signée « M. D. » (Maxime Du Camp), donnant acte à l'auteur du retranchement d'un « passage qui ne pouvait convenir à la Revue de Paris ». Au nom de ces mêmes convenances, la Revue impose la suppression de trois autres passages dans la dernière livraison, datée du 15 décembre. Mais cette fois, Flaubert est décidé à faire valoir son bon droit d'auteur, fût-ce au prix d'une action en justice. Quelques semaines avant le procès intenté par le ministère public aux directeurs de la Revue de Paris et à l'auteur de *Madame Bovary*, celui-ci a consulté l'avocat Senard en vue de traîner ses propres éditeurs en justice, pour abus de pouvoir et manquement à la parole donnée. Finalement, une solution de compromis est trouvée : dans une note, l'auteur proteste avec sécheresse contre la suppression faite au nom de la morale, et décline la responsabilité d'une œuvre ainsi fragmentée.

Cette note de l'auteur, ajoutée à celle de Maxime Du Camp, en bas de page de deux numéros successifs, a très probablement attiré l'attention du ministère public, rendu vigilant à l'égard d'une publication républicaine qui avait déjà fait l'objet de deux avertissements pour des motifs politiques (elle sera supprimée en 1858, après l'attentat d'Orsini).

Pour Flaubert, l'année 1856 se termine sur deux événements gros de menaces et de promesses : le 24 décembre, il signe le

contrat avec Michel Lévy ; le 27, une lettre de Du Camp nous apprend que l'instruction est ouverte.

D'où vient cette « beauté de provocation », stigmatisée par l'avocat Pinard, en des termes mieux sentis que ceux de la défense moralisatrice assurée par Senard ? Elle tient surtout à des procédés qui révoltent les convenances autant qu'ils révolutionnent les conventions romanesques. Sous couvert d'un roman balzacien, présenté comme « mœurs de province », Flaubert met en place des dispositifs de désorientation et de démolition du public : les regards croisés en focalisation interne, l'emploi fréquent du style indirect libre brouillant l'énonciation, l'absence d'un personnage « positif » disant la norme, privent le lecteur, et surtout la lectrice, de repères stables dans l'ordre des valeurs. Au nom du principe d'impersonnalité, mis au point dans les lettres contemporaines à Louise Colet, l'auteur se rend coupable d'une sorte de délit d'abstention. Si la justice du Second Empire lui intente un procès, c'est qu'il n'a pas instruit préalablement dans son roman le procès du vice et de la bêtise. Par là, il bafoue l'éthique et l'esthétique. Le succès de scandale qui s'en suivra donne du jour au lendemain la notoriété à un inconnu, qui entre en littérature sur un malentendu : il disait ne viser qu'à l'art pur dans le silence de sa retraite, et le tribunal lui renvoie bruyamment le blâme d'une mauvaise action.

Yvan Leclerc est professeur à l'université de Rouen. Il est responsable du site du Centre Flaubert : <http://www.univ-rouen.fr/flaubert> Il vient de faire paraître : *Flaubert, Vie et travaux du R.P. Cruchard et autres inédits* (Publications des Universités de Rouen et du Havre, 15 €).

Proposer un texte pour la page « forum » par courriel :
mondedeslivres@lemonde.fr
par la poste :
Le Monde des livres, 80, boulevard Auguste-Blanqui, 75707 Paris Cedex 13.

AU FIL DES REVUES

Le printemps des revues de poésie

LE FAIT est assez rare pour être signalé : une maison d'édition, le Mercure de France, lance une revue de poésie, *Confluences poétiques*, dont le premier numéro vient de paraître. Quelle est cette « confluence poétique » dont Luis Mizon, poète d'origine chilienne vivant en France et écrivant en espagnol qui dirige cette revue (avec Vénus Khoury-Ghata et Jean Portante), dit qu'elle nous est « aujourd'hui nécessaire, voire indispensable, non seulement dans la vie de la poésie en langue française mais à la vie de la société contemporaine » ? La violence de l'histoire, l'exil et les ruptures, l'élargissement des frontières et la mondialisation, qui sont les données de notre monde, rendent sans doute plus urgente et désirable cette « confluence » qui souligne le « sentiment de la valeur unique de l'hospitalité à double sens ». Le sommaire de ce premier numéro est assez riche

pour répondre parfaitement à ce projet. Outre une enquête sur le thème du « premier poème », on pourra lire six poètes italiens d'aujourd'hui et quelques-unes des grandes voix du métissage – Butor, Métellus, Nichapour, Nimrod et Stétié.

Confluences poétiques, mars, Mercure de France, 18,50 €.

La nouvelle revue *Boudoir & autres* (éd. Ragaie) a pour sous-titre : « arts et littérature contemporains ». « Boudoir s'efforce de représenter l'espace (clos sur lui-même) qui condamne la permanence et l'omniprésence de cette expression », écrit un peu mystérieusement Mathieu Muss au « chevet » de ce premier numéro dont le sommaire, composé surtout de poètes, est particulièrement engageant, sans concession à la facilité : Valérie-Catherine Richez (pour les dessins), Christian Hubin, Petr Kral, Jean-Luc Parant, Jude Stefan, Jean-Luc Sarré, David Muss, Cécile Mainardi, Philippe Beck, Pierre Chapuis...

« Ses officiants y sont pluriels, concentrés, & autres, parfois contradictoires parce qu'on ne tient pas sa position en lisant... » concluait Mathieu Nuss, avec lucidité, dans sa présentation.

Boudoir & autres, n° 1, éditions Ragaie, 12, rue Chartran, 92200 Neuilly, 16 €.

Publiée par l'éditeur nantais Joca Seria, *Eponyme* se veut, elle aussi, « revue d'art et de littérature ». Luxueusement imprimée et bien agencée, *Eponyme* fait une large place aux artistes, peintres ou photographes. « *La ligne éditoriale (...) sera de compiler des expériences, convergentes ou contradictoires, témoignant de la vie et de la vigueur et du bouillonnement et de la création...* », écrivait Eric Pessan, probable responsable de cette revue (aucune indication donnée), dans l'éditorial qui ouvrira le premier numéro. Beau sommaire : Eric Chevillard (avec le personnage qu'il a inventé, Albert Moindre), des aphorismes de Yannick Haenel, Nicole Caligaris, Marie Darrieussecq (qui commente des photos de Pascal Tarraire)... et enfin un étrange et intéressant travail de la plasticienne Françoise Petrovich sur les relations de l'actualité et de l'intimité. Au menu du deuxième numéro : Pierre Autin-Grenier, Eric Faye, Christian Garcin...

Eponyme, automne 2005, et printemps 2006, éd. Joca Seria, 20 €.

Signalons enfin le riche dossier de la revue *Marginales*, intitulé « La littérature à la place des yeux. Jean Giono et Harry Martinson, écrivains du peuple, écrivains contre la guerre », avec des inédits (n° 5, printemps, éd. Agone, 18 €).

P. K.

LETTRÉ DE NEW YORK

Quand les Américains se mettent à l'heure française

DE FAÇON aussi soudaine qu'imprévue, les livres sur la France fleurissent aux Etats-Unis. Cela est dû pour partie à l'intérêt suscité par l'ouvrage de Bernard-Henri Lévy, *American Vertigo*. Une fois n'est pas coutume, ce livre a fait la « une » de la Book Review du *New York Times*. Un papier au vitriol, signé de l'humoriste Garrison Keillor, qui attaque BHL pour son style pompeux. Malgré quelques piques destinées aux intellectuels français, l'article n'était, à mes yeux, pas « francophobe » – il mettait en cause BHL et les faiblesses de son livre, c'est tout.

Mais un coup de projecteur, même négatif, peut être bénéfique : *American Vertigo* fit son apparition dans la liste des best-sellers du *Times*. En bas, et peu de temps, certes, mais c'était tout de même la première fois depuis *L'Amant* de Marguerite Duras.

Dans la foulée, le *Times* a proposé un ensemble « *Forget the Freedom Fries, all is Forgiven, Ma Chérie* » (« Oublie les frites de la liberté, Tout est pardonné, ma chérie »). « *Après trois siècles, la "love affair" franco-américaine continue...* », notait le journaliste, William Grimes. Malgré cette déclaration d'amour, il avait manifestement eu du mal à trouver des ouvrages à critiquer. Étaient réunies trois histoires de France signées par des Anglais, un guide des bistrotis parisiens et une étude sur les marchés. Le seul titre français était une réédi-

tion du livre de Philippe Halsman sur les grimaces de Fernando. Le *Times* aurait pu parler de quelques romans ou essais sérieux qui sont occasionnellement traduits du français. Mais il semble que, d'une façon générale, cela ne l'intéresse plus.

Raison de plus pour saluer l'impressionnante *Histoire de la pensée française au XX^e siècle* publiée par Columbia. Véritable encyclopédie, surtout destinée aux bibliothèques universitaires, ce monument de 790 pages s'impose déjà comme une référence. Son maître d'œuvre, Lawrence D. Kritzman, professeur de français et de littérature comparée à Dartmouth College, y a passé des années et réuni des centaines de contributeurs des deux côtés de l'Atlantique. Son livre ne présente pas seulement les grands auteurs français ou francophones, il offre nombre d'analyses sur les principaux courants intellectuels.

Peut-être Kritzman a-t-il voulu toucher un public un peu vaste en traitant de la déconstruction jusqu'au surréalisme en passant par la mode et la gastronomie. Mais il a souvent choisi les auteurs idéaux : Pierre Vidal-Naquet sur l'Antiquité, Etienne Balibar sur Althusser, Henry Rousso sur Vichy, Elisabeth Roudinesco sur la psychanalyse... se réservant les sujets qu'il connaît le mieux et qu'il traite avec habileté – Michel Foucault, l'antisémitisme...

Le seul reproche qu'on pourrait faire à cette somme est qu'elle ne constitue pas une histoire, mais une encyclopédie. Une approche chronologique aurait permis une meilleure contextualisation. Exemple : on trouve des commentaires sur la guerre d'Algérie dans les articles sur Camus, Bourdieu et de Gaulle, mais on cherche en vain une entrée sur la guerre elle-même. Résultat, des noms comme celui d'Henri Alleg ne figurent pas. Et il n'est pas fait mention de la répression à Madagascar ou à la Réunion, le passé colonial étant pourtant en France, comme on le sait, un sujet de plus en plus débattu. Certaines lacunes se répètent. Ainsi Pierre Assouline, traitant de la *NRF*, passe en quelques lignes sur la période de l'Occupation.

Mais il s'agit là d'exceptions dans un volume de haute tenue. Kritzman élève un monument à la pensée française autant qu'à l'intérêt universitaire de l'Amérique pour la France. Espérons que les prochaines générations lui emboîteront le pas. Peut-être même persuaderont-elles le *New York Times* de considérer d'avantage cette partie du monde dont l'Amérique a trop tenté de nous faire croire qu'elle ne valait plus la peine que l'on s'y intéresse. ■

ANDRÉ SCHIFFRIN

The Columbia History of Twentieth Century French Thought, dirigé par Lawrence D. Kritzman, Columbia University Press.

ECRIVAINS
les Editions Bénévent publient de nouveaux auteurs
Pour vos envois de manuscrits :
Service ML - 1 rue de Stockholm
75008 Paris - Tél : 01 44 70 19 21
www.editions-benevent.com

Dominique Aury, vies secrètes

Dans une passionnante biographie – la première du genre – Angie David retrace l'itinéraire de l'auteur d'« Histoire d'O », conquérante et éminence grise de la littérature française

Il suffit d'avoir croisé quelquefois Dominique Aury (1907-1998) à la fin de sa vie, chez Gallimard, pour savoir qu'elle n'était pas ce qu'on disait. D'un côté, une petite femme sobrement habillée, une nonne de la littérature – angliciste, grande traductrice, grande lectrice –, entrée au couvent Gallimard après la guerre, grâce à Jean Paulhan, son plus cher amour. D'un autre, sous le nom de Pauline Réage, l'auteur d'un chef-d'œuvre de la littérature érotique du XX^e siècle, *Histoire d'O* (1954). Elle était beaucoup plus que cela.

Tout en elle disait le raffinement, l'ambiguïté, le goût de la dissimulation, de la clandestinité, de l'influence, la volonté d'être à la fois une conquérante et une éminence grise – secrétaire de la NRF, elle fut pendant vingt ans la seule femme membre du comité de lecture de Gallimard, et, en 1963 entra au jury Femina. Si elle avait une certitude,

DOMINIQUE AURY

Ed. Léo Scheer, 560 p., 25 €.

Edith Thomas, c'était celle-ci : la clé du pouvoir personnel, c'est de sonner, c'est cet itinéraire souterrain traversant tout le XX^e siècle que met en lumière Angie David, dans un travail plutôt empathique (bien qu'elle n'ait pas connu Dominique Aury : elle a 28 ans), très documenté, s'appuyant sur des correspondances inédites. Elle fait ainsi apparaître une femme libre, « très heureuse d'aimer très tôt et les hommes et les femmes », convaincue qu'on peut aimer plusieurs personnes à la fois. Un singulier personnage, dont le premier livre fut une *Anthologie de la poésie religieuse française* (Gallimard, 1943) et auquel Jacques Chardonne écrivit en 1953 : « Votre intelligence est un ravissement pour moi ; elle n'est ni féminine, ni masculine. »

Mais le gros livre d'Angie David, qui, par choix, ne comporte ni index ni cahier photos, n'est pas seulement le portrait d'Anne Desclos, devenue Dominique Aury – prénom qui ne permet pas d'identifier le sexe – et Pauline Réage (ce qu'elle ne reconnaît explicitement qu'en 1994). C'est une plongée dans le monde littéraire français du XX^e siècle, à partir des années 1930, avec ses enga-

gements, ses retournements, ses affrontements.

Angie David ne juge pas, elle donne à voir ce qu'on a souvent voulu occulter, pour éviter de chercher à comprendre. Notamment l'appartenance, dans l'entre-deux guerres, à une « droite nationale » extrême, violente, d'intellectuels et d'artistes, qui se sont employés, après-guerre, à être de gauche. Certains, comme Dominique Aury et Maurice Blanchot, ont quitté cette extrême droite pendant la guerre, entrant dans la Résistance.

Le propos d'Angie David, en dépit de quelques redondances dues à son parti pris, thématique plutôt que chronologique, est constamment passionnant. Elle s'intéresse d'abord à Pauline Réage et à *Histoire d'O*, qui, d'emblée, introduit la figure majeure de Jean Paulhan. Il a déjà écrit sur Sade et, en préfaçant le roman (on l'a soupçonné d'en être l'auteur alors qu'il en était le destinataire), il donne immédiatement à ce texte érotique sa dimension intellectuelle. *O* n'en a pas fini de choquer. Des prudes des années 1950 aux féministes des années 1970 – du moins celles qui cachent leur puritanisme derrière un prétendu féminisme. « Pourtant, constate Angie David, *Dominique Aury exprime publiquement une vérité féminine pour la première fois. L'érotisme est un genre misogynne (...). Mais lorsqu'une femme choisit de s'exprimer dans l'érotisme, le genre est détourné de son objet initial.* »

« Votre douceur me confond »

« Edith, mon chéri, pardonnez-moi. Je me débats depuis si longtemps. Pardonnez-moi, je n'en pouvais plus. Je voudrais être encore près de vous, vous dire que je vous aime, vous embrasser. Je sais que je vous parais absurde. Et aussi que je suis égoïste. Mais je suis devant vous tremblante, parce que j'ai peur de vous

effrayer et de vous faire mal. Et que je ne sais plus du tout me maîtriser. Votre douceur me confond. Vous ne savez pas ce que c'est que d'être brûlée, et d'avoir sous les lèvres vos mains si douces, ou vos doux cheveux noirs, ou le duvet qui est sur vos joues, juste au-dessus de l'oreille. Il y a des mois que je m'interdis d'y penser. Je n'ai jamais aimé une

femme comme je vous aime, Edith. (...) Je n'ai pas beaucoup de scrupules, d'ordinaire. Il ne m'est pas jusqu'ici arrivé de penser d'une fille : laisse-la, tu n'as pas le droit. Si je l'ai pensé de vous, ce n'est pas par devoir mais par tendresse. » (Page 401, extrait de la lettre de Dominique Aury à Edith Thomas, dimanche 27 octobre 1946.)



De gauche à droite : Marcel Arland, Jean Paulhan et Dominique Aury, en 1953. D.R. COLLECTION PARTICULIÈRE

Pauline Réage s'est expliquée dans des entretiens avec Régine Deforges en 1975, sans dévoiler son identité. Mais quand *The New Yorker*, en 1994, présenta comme une exclusivité l'aveu de Dominique Aury, c'était vraiment un secret de polichinelle. En outre, Dominique Aury ne faisait dans cet entretien aucune révélation, et l'interrogation demeure sur la part autobiographique d'*Histoire d'O*. Angie David ne se prononce pas sur la similitude des pratiques érotiques d'O et de Dominique Aury, mais elle tisse subtilement les liens qui relient O aux amours, masculins

et féminines, de l'auteur de son histoire. Toutefois, la partie la plus novatrice de sa biographie ne concerne pas Pauline Réage. C'est le moment qui va de la naissance d'Anne Desclos à sa transformation en Dominique Aury, à la fin des années 1930.

Clandestine farouche

Des études à la Sorbonne, où elle se lie à un groupe d'étudiants de la Jeune droite. En 1929, elle épouse l'un d'entre eux, Raymond d'Argila. Elle divorce rapidement – un acte très courageux à cette époque – à cause d'un grand amour, à partir de 1933, avec Jacques Talagrand, qui prit le nom de plume de Thierry Maulnier.

Une liaison fougueuse, dont témoigne une correspondance enflammée, qui conduira celle que Maulnier appelle Annette à écrire dans des publications d'extrême droite, en particulier *L'Insurgé*, hebdomadaire lancé par Maulnier en 1937, qui se déchaîne contre Léon Blum. Maurice Blanchot, qui aura toujours avec Dominique Aury « une complicité de frère et sœur », y tient la rubrique de politique étrangère. Dominique Aury – ce nom apparaît là pour la première fois – publie des chroniques sur l'art. « Elle est apolitique, mais ses articles expriment une affinité avec les positions de son amant. »

Tout bascule avec la guerre. Dominique Aury, patriote, ne supporte pas que

son pays soit envahi et exècre les collaborateurs. Elle rencontre Jean Paulhan, il la publie dès 1943, la fait véritablement entrer dans le milieu littéraire, dont il est un personnage-clé. Elle le soutient dans ses démêlés, à la Libération, avec *Les Lettres françaises*, dont il fut l'un des fondateurs, et les partisans de l'épuration intellectuelle. De 1947 à sa mort, en 1968, il sera l'homme de sa vie – tout en restant marié.

Mais la personnalité de Dominique Aury, séductrice ardente, clandestine farouche, ne peut se comprendre à travers l'idée du couple. Plutôt celle du trio, ou du quatuor. Angie David l'éclaire par les portraits de deux femmes, Edith Thomas et Janine Aeply. Dominique Aury en fut très amoureuse, leur correspondance le prouve. Mais l'amour avec Edith Thomas ne résiste pas à l'arrivée de Jean Paulhan, elle n'est pas prête au trio – elles resteront cependant toujours liées. En revanche, avec Janine Aeply, femme du peintre Fautrier, se dessine, éphémèrement, le quatuor.

Jalousies, ruptures, manipulations, désillusions... En ces 560 pages, au plus près de l'intime, avec, constamment, l'ombre immense de Jean Paulhan, on suit avec curiosité le parcours sinueux de cette femme aux identités multiples. Pourtant, et on en est heureux, Angie David a su laisser à cette fanatique du secret sa part de mystère. ■

Jo. S.

Pernath, Goetz et leurs mystères

Depuis son premier texte, *Dernière visite* (Albin Michel, 2002), on sait que Christian Pernath a le don de créer des atmosphères mélancoliques, de dire des choses graves avec une apparence de légèreté. Bélouard, le héros de son quatrième roman, *Un matin de juin comme les autres*, est vétérinaire dans un bourg non loin de Nantes. Son passé d'alcoolique a porté tort à sa réputation professionnelle. Il est désormais sobre et désenchanté, n'attendant plus rien de l'existence.

On pourrait croire que sa triste routine ne va même pas être perturbée par l'annonce d'un crime affreux dans une ferme voisine : une famille assassinée à l'arme blanche, un matin de juin, « encore un peu frais, ensoleillé ; rempli d'odeurs de genêts et de chèvre-feuille ». Mais l'après-midi même, Bélouard découvre dans un fossé, le visage tuméfié, Claire, la femme d'un fermier connu pour ses violences conjugales. Drôle de journée. Claire refuse de rentrer chez elle. Bélouard l'héberge. Dans le village envahi de gendarmes et de journalistes, le malaise s'installe. Tout le monde est interrogé, y compris Bélouard, qui doit reconnaître qu'une femme habite chez lui – en tout bien tout honneur, mais sûrement pas sans trouble pour sa vie de vieux garçon désabusé.

Le pharmacien, amant de la femme assassinée, est arrêté. Crime passionnel. Affaire résolue, en dépit des dénégations de l'accusé. Mais Bélouard a le sentiment – partagé par un jeune gendarme – que quelque chose ne colle pas dans cette histoire. Le gendarme questionne, Bélouard écoute, et répond, car il connaît

presque tous les minuscules secrets du village.

On n'est pas dans un roman policier, plutôt dans une chronique villageoise très noire. Bélouard, qui est sans doute un peu amoureux de Claire, malgré lui, va devenir aussi enquêteur malgré lui, découvrant avant tout le monde une vérité qu'il tarde à révéler, parce qu'indirectement elle l'atteint et le renvoie à sa solitude. Christian Pernath, délicatement, de détails en descriptions, de petites phrases en questions sans réponses, distille le mystère. Bélouard étouffe, et on étouffe avec lui, on se retrouve du côté de chez Patricia Highsmith : il ne s'agit pas de résoudre une énigme, mais de comprendre comment la misère et l'ignorance poussent à la violence extrême.

PARTI PRIS JOSYANE SAVIGNEAU

C'est aussi avec un mystère, ou plutôt des mystères, que joue Adrien Goetz dans son quatrième roman, *A bas la nuit !* Mais on est aux antipodes de l'univers du vétérinaire de Pernath. Chez les riches, et dans le milieu de l'art – comme dans les deux précédents livres de Goetz, *La Dormeuse de Naples* et *Une petite légende dorée* (1).

Tout commence à Florence, lors d'une fête donnée par l'héritier de la fortune et de la collection Bagenfeld. Invités par un ami, sont présents deux jeunes conservateurs de musée, en voyage de noces. Ils vont être les narrateurs de

l'histoire, le livre est donc écrit à la première personne du pluriel.

Le premier mystère est l'identité de cet héritier, Maher. Il a été adopté, à l'adolescence, par l'excentrique Laura Bagenfeld, qui eut pour seule amie « la grande pianiste Clara Haskil ». On murmure qu'il a passé son enfance en banlieue parisienne dans une famille d'immigrés tunisiens. Comment est-il devenu, à 26 ans, ce « play-boy à l'allure d'escroc » ? D'où lui viennent ses compétences, évidentes, dans le domaine de l'art ? Et qui, à cette soirée florentine, enlève sa fiancée, Jeanne ?

Le voyage de nocces va se transformer en odyssée-enquête, avec Maher et à son sujet. Comme toujours chez Adrien Goetz, on est ébloui de déambuler parmi les ombres d'Uccello, Carpaccio, Watteau et bien d'autres, comme de croiser incidemment les héros de ses précédents romans. C'est ce périple improbable dans le monde entier et les secrets de l'art, ses bijoux cachés, ses collectionneurs fous, ses rivalités, ses vengeances, qui sauvent ce livre. Car Adrien Goetz a, cette fois, compliqué à l'excès son intrigue, multipliant les rebondissements et inventant une fin décevante. ■

UN MATIN DE JUIN
COMME LES AUTRES
de Christian Pernath.
Albin Michel, 240 p., 16 €.

À BAS LA NUIT !, d'Adrien Goetz.
Grasset, 240 p., 17 €.

(1) *Ed. du Passage, 2004 (en poche, « Points ») et 2005.*

Marie Didier

Dans la nuit de Bicêtre

"Rares, très rares, sont les livres aussi bouleversants que *Dans la nuit de Bicêtre*." Franck Nouchi, *Le Monde des Livres*

Gallimard

L'UN L'AUTRE

ZOOM



UN CŒUR DE TROP, de Brina Svit
Une Parisienne native de Slovénie part deux jours enterrer son père et se débarrasser de la maison du bord d'un lac donc elle a héritée. Elle avait envie de connaître une histoire d'amour courte et inoubliable, elle la vit brutalement, par surprise, et tarde à revenir en France tant elle jouit de cette idylle avec un médecin local. Son mari doit revenir la chercher. Le récit mélancolique de Brina Svit mêne deux réflexions de front : l'une sur l'amour et le dilemme qui se pose un jour à un homme devant se décider entre deux femmes ou à une femme devant choisir

entre deux hommes ; l'autre sur le roman, sa vocation à divulguer vérités ou mensonges, sa capacité à révéler d'authentiques états d'âme sous des histoires convenues. La révélation vient à l'héroïne d'un manuscrit laissé par son père, qu'elle lit avec autant de trouble que de réticences et par lequel l'attachante Brina Svit se pose autant de questions sur l'amour que sur la littérature.

J.-L. D.
Gallimard, 204 p., 16,90 €.

À CONTRE-JOUR(NAL), de Claire Fourier
Elle a signé un très sensuel *Métro Ciel* qui fit date, de nombreux textes aussi sensibles, imbibés de vie, qu'insolents, ainsi que des haïkus et, récemment, un érotique *Saint-Amour, les vignes du rêve* sous pseudonyme (mais sa bibliographie la dévoile en Béatrice Clairhell). L'indomptable Claire Fourier ne figure toutefois dans aucun gotha et risque de ne pas générer l'automatique recension dont bénéficient les plumes célèbres qui se lancent dans pareille entreprise. Ce serait dommage pourtant de passer à côté du journal qu'elle s'est astreinte à tenir entre le 1^{er} novembre 2004 et le 31 octobre 2005. Car le tempérament, le bon sens, la culture et l'intelligence de cette Bretonne sont de nature à faire réfléchir sur l'état du monde et de la France. Personnel ô combien, tour à tour acide et sucré, sautant de Teilhard de Chardin à Nicolas Sarkozy, à l'affût de Nietzsche et du tsunami, Claire Fourier lit, écoute la radio, va au cinéma, papote et commente à sa manière une actualité aussi déroutante sur le plan privé que sur le plan public. Elle parle de tout, sa solitude, Dieu, le sexe, toujours curieuse, incorrecte, tonique, et son journal est le contraire d'un « blabla », d'un bout à bout de brèves de comptoir. J.-L. D.
Ed. Jean-Paul Rocher, 374 p., 23 €.

NOIR DEHORS, de Valérie Tuong Cong
Le 14 août 2003, New York est soudain plongée dans le chaos et les ténèbres à la suite d'une panne électrique géante. C'est le black-out sur la ville qui ne dort jamais. Pour son cinquième roman, Valérie Tuong Cong s'est inspirée de cet événement pour croiser les destins de trois êtres solitaires : Naomie, « pute à crack » retenue prisonnière dans un bar de Brooklyn ; Simon, avocat médiatique, las d'une vie qu'il cherche à fuir dans les bras d'une femme virtuelle ; et Canal, orphelin recueilli par un vieux Chinois qui l'exploite. De l'un à l'autre, sur un rythme enlevé, nerveux, la romancière fait entendre, à travers ses voix qui se révèlent à elles-mêmes, les peurs, les incertitudes, les blessures des ces vies qui, à la faveur de cette nuit singulière, trouveront le chemin de la rédemption. Ch. R.
Grasset, 210 p., 14,90 €.

LA VÉRITABLE HISTOIRE DE MON PÈRE, de Nicolas Cauchy
Dans la nuit, à bord d'une Porsche qu'il a volée, Simon fuit après avoir commis l'irréparable. A l'arrière, se trouve le corps enveloppé de sa petite fille, sur lequel il jette un regard aussi bienveillant que terrifiant. Car l'impensable, c'est elle, cette fillette qu'il a tuée après avoir appris à l'aimer, sur le tard. Trop tard pour apprivoiser un sentiment qu'il n'avait jamais connu, même pour sa fille aînée. Alors qu'il roule vers les montagnes, une voix étrange – que l'on pourrait prendre pour celle de sa conscience – ressasse une vie construite sur le mensonge, la duplicité, les tromperies et le calcul. Une existence maîtrisée à l'extrême qui va déraiser sous le coup d'une passion trop forte. Aux rives de la folie, on est saisi par ce premier roman de Nicolas Cauchy qui, entre le trouble et l'effroi, nous fait découvrir une voix des plus prometteuses. Ch. R.
Ed. Robert Laffont, 180 p., 16 €.

Hubert Lucot et le récit d'une brève incandescence érotique L'œuvre de chair

Depuis Marcel Proust, il est impossible de raconter sa vie sans accompagner son récit d'une interrogation sur la mémoire et sur le langage. En fait, cette impossibilité est bien plus ancienne, elle est même secrètement, à l'insu de l'auteur, fondatrice de tout geste autobiographique : on n'écrit pas sa vie à l'écart, exonéré d'elle, et l'écriture, même vouée à la remémoration, fait partie du présent de la vie.

Hubert Lucot, à la fin de son livre, tandis qu'il reprend, de façon linéaire, la matière de ce roman – « *L'histoire de son premier amour* » – avance cette remarque, prélude à une réflexion sur le temps : « *Notre mémoire ne suit pas l'ordre chronologique, c'est l'intellect qui, s'interrogeant sur elle, croit bon de lui proposer le rail d'un univers unidimensionnel.* »

Mais profitons de cette reprise pour résumer sommairement *Le Centre de la France*. Ce titre désignant à la fois un lieu réel, mais où l'on ne parvient pas, et, métaphoriquement, la géographie charnelle du plaisir. Hugues Boucot, 18 ans, khâgneux, secrétaire de la cellule communiste des élèves de Louis-le-Grand, doté d'un père, d'une mère, et de toute une famille, couche (c'est sa première aventure) avec Agnès Noirod, mariée avec Marc ; elle a 37 ou 38 ans.

Amours balbutiantes
Agnès, sous le nom « *de chair* » de Trèfle, devient la maîtresse d'Hugues. Nous sommes en 1953-1954. Entre les Boucot et les Noirod, dans un milieu petit-bourgeois parisien, un peu intellectuel, un peu artiste, des relations étroites existent, qui vont compliquer les amours ardentes et balbutiantes du narrateur.

Plus tard, ce constat du jeune amant : « *L'adultère n'ajoutait aucun piment au beau corps et au visage expressif qui me stimulaient et dont le sous-sol me rassasiait en ceci que la tristesse post-coïtum se transformait vite en la joie de recommencer.* »

Ces quelques mois d'incandescence érotique – Trèfle ne correspond pas au modèle de l'initiatrice, elle a trop de désir en elle – ne sont pas séparés du temps intime, familial, historique, pas suspendus au-dessus de lui. Il y a un avant et un après. Il faut même dire davantage. La mémoire n'est pas essentiellement individuelle : « *Aucun trait ne constitue un souvenir individuel ; au passé simple ou composé, le temps substitue l'imparfait.* »

L'avant, « *est-ce en 39, en 42 ?* », l'enfant, assis sur les genoux et la jupe blanche de sa future amante, prépare sans le savoir la prochaine célébration sensuelle. Le pendant, c'est, classiquement, « *sur le divan en décembre 1953* » : « *La cérémonie est une nuit de noces consommée en plein jour dans la gloire du soleil blanc.* » Le divan de Croisy annonçant lui-même une chambre de l'Hôtel Casablanca, dans le 15^e arrondissement de Paris.

L'après, lui, est pluriel, « *comme si tout morceau de temps avait le génie temporel de se déplacer dans les autres temps* ». C'est d'abord celui qui suit l'aventure, celui de la rencontre avec Agnès trente ans plus tard, du ressenti-

Rencontre « Pandémonium », texte charnière d'une œuvre impressionnante

Les démons familiers de Régine Detambel

Elle a changé, Régine Detambel. « *Vous trouvez ?* » Oh, c'est imperceptible. Une manière de sourire un peu plus largement. D'un peu moins s'effacer. Elle a fait faire des travaux dans sa maison de Juvignac non loin de Montpellier. Agrandi son bureau. Tout est blanc. Le sol, les murs. Les livres sont rangés par ordre alphabétique. Aucune place pour le désordre. Les documents sanglés dans des chemises. Les classeurs alignés. Ici, pas de souvenirs, de bibelots. « *Je déteste mon enfance*, dit-elle comme une évidence. *Je me débarrasse du lest. Je n'aime pas le passé. Pas de passif, pas de mémoire.* » Elle ne racontera pas ses premières années en Moselle, son adolescence meurtrie, les deuils impossibles. « *J'ai toujours réagi comme si j'étais abandonnée...* »

PANDÉMONIUM
de Régine Detambel.

Gallimard, 192 p., 16,90 €.

qu'elle a fait tous ses livres. Régine Detambel est un de ces auteurs sauvés par l'écriture. Un parcours de survie tracé ligne après ligne. Depuis l'âge de 11 ans, elle noircit du papier. De petits romans, des nouvelles, un *Bob Morane* qu'elle réécrit entièrement avec des synonymes, des journaux, des poèmes échangés aux copines de lycée contre des cigarettes. Vocation d'écrivain. Depuis 1990, l'année où sortent chez Julliard *L'Amputation* et *L'Orchestre et la Semeuse*, elle a publié quinze romans, six « *textes brefs* », deux essais, deux recueils de poésie, plus une vingtaine de titres en littérature jeunesse et une foule d'articles dans les revues.

« *Ecrire est la seule chose qui me garde en vie*, explique-t-elle. *Sans cesse, je pense à ce que je rédigerai ensuite, au prochain bouquin. A l'avenir, en fait.* » Et elle va de l'avant, se servant des éclats de son passé haï. Tout se retrouve éparé. Tout est vrai à distance. Tout est réinventé. Refait. Repris. Recousu. Rebrodé. On

file sans cesse de l'explicite à l'effleure. Son apprentissage d'auteur dans *L'Écrivain*, ses rages au collège dans *La Quatrième Orange*, l'évocation d'un petit frère mort-né dans *Le Vélin...* Permanent paradoxe. Ce qu'elle rejette avec tant de détermination lui permet de parler au mieux, au plus près des battements d'enfance, des élans de l'adolescence, du trouble, du désir. Avec Detambel, on approche les émotions premières. Une sauvagerie tendre à l'image de cette nature que l'on trouve tapie dans le feuillage des jardins. Les plantes, les arbres, les bêtes, les bestioles, font presque à chaque fois le décor bruisant de ses textes. Ce sont des mues de lézards ou de couleuvres trouvées sur la terrasse, des chènes à l'écorce moussante des lessives qu'on a fait bouillir à leur pied. En 1997, Régine Detambel publiait *Colette, comme une Flore, comme un zoo*, petit lexique en hercier et bestiaire des

métaphores de l'auteur de *La Treille muscate*. Pont jeté littéraire avec ses séjours de répit chez ses grands-parents ? Peut-être. « *Mais ce sont les livres que j'aime, insiste-t-elle. Avec eux, il se crée quelque chose de soi dont on n'a plus à souffrir.* » Chacun a ses étapes intimes et secrètes. Apprendre qui l'on est. C'est à croire qu'il arrive un moment où il devient possible de porter ses démons comme un fardeau léger.

Malaise doux
De démons, justement, il est beaucoup question dans son dernier roman. *Pandémonium* est une fable cruelle sur les secrets de famille, les silences, les lâchetés. Jusqu'en 1945, Joachim Wagner, ses frères et leurs épouses ont dirigé La Gloriette, une maison de retraite du Midi où il ne faisait pas bon être pensionnaire. Extorsion de fonds et brutalités. Poursuivis en justice mais condamnés à pas grand-chose, les Wagner se sont retranchés dans la propriété pour le reste de leur existence. Ils la rebaptisent « Pandémonium », du nom de la capitale des enfers. Pas de messes noires dans ce huis clos mais des grenouillages venimeux, qui pèsent lourdement sur les quatre générations enfermées dans la maison. Un étrange accident. Un meurtre à l'arsenic. Ça grince, on ricane, on frémit. Nicolas, l'arrière-petit-fils de 16 ans de Joachim, et Eva, la toute jeune garde-malade parviendront peut-être à rompre le cercle. Régine Detambel a rassemblé dans ce livre en charnière une incroyable puissance d'imagination et d'évocation. C'est un malaise doux qui fait l'échappée belle. Toute son œuvre s'y concentre. Ses obsessions, ses craintes, ses souvenirs balayés, sa force d'écrivain. Tout est lié, serré et étonnamment libre. Trois années pour l'écrire. La hâte n'est plus la même. Laisser filer le temps, est-ce que cela ne change rien ?

XAVIER HOUSSIN

Signalons aussi *Les enfants se défont par l'oreille*, de Régine Detambel, éd. Fata Morgana, 48 p., 9 €.

Extrait

« Après quinze mois passés sous le même toit que les démons, la jeune Éva avait seulement remarqué que les vieux avaient pris l'habitude de regarder le ciel. Joachim possédait une lunette et s'intéressait beaucoup à la lune, qui était ancienne ou nouvelle ou absente. Suzanne s'était initiée à l'aquarelle auprès de la grosse Olive (...). Athéna prédisait la pluie. L'un des plus remarquables traits de son caractère était l'extrême superstition qui l'autorisait à tirer de toute chose un présage et qui lui faisait faire un oracle d'une chenille écrasée ou d'une vieille pomme. Naturellement, Éva ignorait que cette faculté s'était encore accrue après le procès, quand Athéna se rendit compte qu'en ce monde on vit mieux en disant la bonne aventure qu'en racontant la vérité. »

Le retour à la vie de Marie Billetdoux Acte de renaissance

UN PEU DE DÉSIR SINON JE MEURS
de Marie Billetdoux.

Albin Michel, 270 p., 18,50 €.

C'est bien elle, et non sa sœur (qui de toute façon se prénomme Virginie). Raphaële Billetdoux, qui nous prouve une fois encore qu'elle est de ceux et celles qui « *écrivent* », s'offrant à ce propos le luxe et le risque d'une grosse colère contre un Goncourt récent, nous informe qu'elle est morte à elle-même, même si le carnet du *Figaro* a refusé de publier cet acte de décès. Elle se prénomme désormais Marie, annonce faite par un livre, merveilleux en ce qu'il dit d'elle et de sa vision de l'amour, autant qu'en ce qu'il annonce de sa renaissance.

Vive est sa dévotion à Paul Guilbert, l'homme qu'elle aimait et qu'elle enterra il y a peu, vives aussi sont les lettres (dont ce texte) qu'elle envoie à son éditeur, Richard Ducousset, auquel elle reproche de l'avoir oubliée, abandonnée. Marie Billetdoux (dieu merci, elle garde ce nom de jeune fille qui symbolise tant le message qu'elle glisse à Paul Guilbert post mortem) dit de son amant (épousé quinze jours avant sa disparition) qu'il la garda à vie de la déception amoureuse. Elle dotta un temps de sa possibilité de continuer à faire face sans lui, ainsi que de son identité. Il y a dans *Un peu de désir sinon je meurs* un sursaut qui ressemble à une bouteille à la mer.

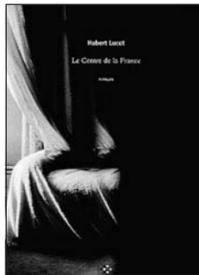
Du temps où Raphaële était son prénom de plume fragile et où elle attendait un mari, Marie Billetdoux racontait qu'elle passerait sa vie à se retirer « à

reculons dans une révérence infinie » (*Jeune fille en silence*). Puis, dans *L'Ouverture des bras de l'homme* et dans *Prends garde à la douceur des choses* (qui sont réédités au Seuil), elle se dépeignait en compagne potentielle non déléguée de sa pureté, croyant à l'éternité, certaine que l'homme qu'elle choisirait, il lui faudrait le mériter. Elle confirme aujourd'hui, et de quelle manière, qu'il n'est d'amour pour elle que « *dans la durée et l'abnégation* », et nie, avec quel panache, que cette fidélité, « *que le mort même ne saurait rompre* », soit une névrose.

Entendons-nous : il ne s'agit pas seulement ici, fût-il admirable, d'une sorte de sacrement qui ne souffre aucun démenti, mais aussi de la façon dont il est gravé. Ce qui saisit n'est pas seulement le renoncement de la jeune femme pardonnant tout, y compris les infidélités, choisissant d'être muette en société plutôt que de jacasser, préférant donner tout en privé plutôt qu'en public. C'est la grandeur d'un écrivain qui, en ne sacrifiant rien de sa pudeur, sait ce qu'elle doit livrer d'intime pour arborer ce qui était beau en lui, ce qui reste sacré en elle, et touche à l'universel.

Elle dit la gourmandise avec laquelle il se jetait sur son corps, pour exhumer ce qu'elle a retenu de la noblesse de cet homme soucieux d'avoir la charge de tout ce que ce corps « *exprime par soupirs* ». Elle confesse ce qu'il lui avoua, malade, preuve d'amour : « *Je suis seul à cause de vous.* » Elle ne regrette rien, ni d'avoir souri quand elle avait mal, ni de s'être laissée rognier les ailes. Tout cela dans un style qui la pose en grande amoureuse de la littérature française. ■

JEAN-LUC DOUIN



LE CENTRE DE LA FRANCE
d'Hubert Lucot.

POL, 446 p., 24 €.

ment, des relations tendues avec Marc, de la vieillesse... C'est surtout le temps de l'écriture du livre qui rameute et organise la matière de « *l'œuvre Trèfle* ».

Les chapitres du livre, distribués selon un agencement complexe, sont datés du 14 juillet au 2 août 1989. En mai de cette année-là, le narrateur recevait le faire-part de décès d'Agnès Noirod. Trois dimensions, trois axes, permettent à Hubert Lucot de nourrir et de développer son récit : le temps, l'espace et le langage. A cela s'ajoute, le sujet même du livre : « *le sexuel* », en tant qu'« *évidence subtile* ». Les fils se croisent, se nouent, formant une étonnante matière narrative, d'une exceptionnelle richesse. Les effets lyriques, le sentimentalisme ou l'érotisme de pacotille sont absents. Une sorte de distance constitue le mode opératoire du livre. Il ne faut pas dissimuler les efforts qui seront nécessaires au lecteur pour entrer et circuler dans ce « *poème romanesque (ou roman par méditation)* ». Univers familier et expérience commune sont ici métamorphosés par la littérature. Une littérature qui ne se hausse pas du col, mais qui se pense constamment elle-même, avec une grande probité intellectuelle. ■

PATRICK KÉCHICHIAN

Signalons aussi un beau texte d'Hubert Lucot sur Cézanne, *Le Noir et le Bleu* (éd. Argol, 96 p., 18 €).

Qui était Lev Nussimbaum, l'auteur du superbe « La Fille de la Corne d'or » ?

Vie et roman de Kurban Saïd

LA FILLE DE LA CORNE D'OR
(*Das Maedchen vom goldene Horn*)
de Kurban Saïd.

Traduit de l'allemand
par Odile Demange.
Buchen Chastel, 318 p., 22 €.

L'ORIENTALISTE
(*The Orientalist*)
de Tom Reiss.

Traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Françoise Jaouën.
Buchen Chastel, 450 p., 25 €.

Comme beaucoup de jeunes femmes turques aujourd'hui, Aziadeh vit à Berlin. Mais elle n'est pas une immigrée. Nous sommes en 1928 et l'héroïne de ce roman subtil et capiteux est plutôt réfugiée politique, chassée de chez elle par la révolution d'un pays qui ne s'appelait pas encore la Turquie. Jeune aristocrate, promise naguère à un harem princier mais obligée désormais de surveiller ses dépenses, elle étudie la philologie orientale à l'université. La religion, la tradition, la généalogie règnent sur sa vie berlinoise. Son père, dignitaire déchu, personnifie tous ces codes de la Corne d'or avec une tendre bonhomie et contribue à figer l'existence de sa fille, confite dans les vieux mots, les antiques prononciations et le souvenir ému de sa ville : Constantinople.

Mais les hormones parlent aussi, fort impérieuses, paraît-il, dans le Berlin des années 1920. L'auteur, Kurban Saïd, ne l'ignore pas, il y vivait : son roman parut à Vienne en 1938. C'est aussi de Vienne qu'arrive le docteur Hassa, un otorhino divorcé qui soigne Aziadeh et s'éprend d'elle. La très sage jeune fille répondra-t-elle à ses avances ? Un infidèle ? Impensable ! Mais qui pense lorsque paraît l'amour avec le désir ? Hassa n'est d'ailleurs pas tout à fait un chrétien, un Franc : ses origines sont bosniaques, ses ancêtres étaient musulmans... c'est donc à Sarajevo qu'Aziadeh l'emmène en voyage de noces, commençant ainsi la croisade amoureuse qui devrait ramener le médecin occidental vers ses origines.

S'engage alors le combat que tant de femmes connaissent – et remportent si l'amour vrai les guide – lorsqu'il s'agit de corriger un grave défaut du partenaire. Dans les cafés, les hôtels de montagne, les cercles d'amis et jusqu'au bal masqué de carnaval, Aziadeh observe celui qu'elle aime, pardonne l'accessoire, reste inflexible sur l'essentiel, supporte les défaites, célèbre les succès et ne pactise jamais. Pas plus qu'elle ne pactise dans l'autre campagne qu'elle doit mener, au sujet d'un autre homme, un prince du sang parent du calife renversé, chassé lui aussi par Atatürk et ses révolutionnaires. Elle ne l'a jamais vu, elle le croit mort, mais elle lui était depuis toujours fiancée par sa famille et se sent soumise à lui par les obligations les plus sacrées. Le prince, réfugié à New York, est devenu scénariste, et ivrogne. Aziadeh le retrouve : le devoir ! Toujours le devoir. La voilà aux prises avec deux hommes, l'un et l'autre charmants et dévoyés l'un et l'autre par l'Occident. De cette situation inextricable, elle parviendra à se sortir par le haut, vers l'amour et le bonheur.

On peut lire cette superbe histoire comme un commentaire sur le côtoisement des races et des religions, sur l'acceptation ou le refus de l'autre, voire sur la fragilité des unions mixtes : c'est souligner l'évidente actualité du texte. Mais Kurban Saïd visait sans doute plus haut en peignant son admirable héroïne. Le thème de la fidélité irrigue ces pages : fidélité au conjoint, mais aussi aux origines, à la religion, et même à l'histoire.

Souplesse d'anguille

Mais qui est donc Kurban Saïd, cet auteur des années 1930 dont on n'a pu lire en France qu'un autre roman (*Ali et Nino*, éd. Nil, 2002, J'ai Lu, n° 7959) ? Un Turc, assurément, un pieux musulman, un Stambouliote surdoué ? La grosse biographie publiée avec ce roman nous éclaire, et ce qu'elle révèle est si passionnant qu'on la lira avec avidité, même si le biographe y raconte ses propres démarches avec une complaisance parfois lassante sans toujours éclairer certaines obscurités.

Tout commence en 1905, en Azerbaïdjan, à Bakou, capitale éphémère du pétrole, avec la naissance de Lev



Lev en guerrier du Caucase. D.R./NEW YORK HERALD TRIBUNE/NEW YORK TIMES COMPANY

Nussimbaum, d'un père milliardaire et d'une mère qui deviendra bolchevique avant de se suicider. La famille est juive. Le père et son jeune fils fuient la révolution russe vers Istanbul. Le biographe raconte leur errance dans l'Europe de l'époque avec verve et compétence. Il montre comment le jeune Lev s'adapte avec une souplesse d'anguille aux bureaucraties du système allemand. Il explique comment, peut-être frappé par son bref séjour en Turquie, il s'affuble d'un nom turc – Essad Bey –, devient orientaliste, puis musulman, enfin jour-

naliste de haut vol, notamment à la *Literarische Welt* à laquelle contribuaient Walter Benjamin ou Thomas Mann. Etabli à Berlin, il publie de nombreux essais et biographies. La montée des nazis le force à s'installer à Vienne, d'où l'Anschluss le chasse après un voyage aux Etats-Unis et un divorce venimeux. C'est à cette époque qu'il publie ses deux romans sous le pseudonyme de Kurban Saïd avant d'aller mourir, à 36 ans, en Italie : une histoire superbe, un roman délicieux. ■

JEAN SOUBLIN

ZOOM



LA VÉRITÉ ET SES CONSÉQUENCES,
d'Alison Lurie
Jane s'interroge :
« Qui est cet homme couché sur notre divan ? On l'appelle toujours Alan

Mackenzie, mais ce n'est plus la même personne. Et moi non plus, je ne suis plus la même. » Cette personne, c'est son mari, ancien sportif quasi impotent à la suite de douleurs dorsales. Ils ne sont plus mari et femme, seulement « ménagère et patron ». En sa qualité d'écrivaine, Delia Delay est invitée en résidence par l'université où Jane et Alan sont fonctionnaires administratifs. Célèbre par sa beauté et ses caprices, Delia est venue avec son mari, Henry, à la fois prévenant et cynique. Ce quatorze en place, le roman n'annonce rien de très neuf, mais créer des situations originales avec des événements prosaïques est tout l'art du romancier, et Alison Lurie y excelle. Alternant l'humour et une subtile analyse des bons et mauvais côtés de l'amour – conjugal ou non – elle démonte avec talent et finesse les mécanismes des brusques dérivés qui bouleversent les destins. P.-R. L.

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Virginie Buhl, Rivages, 266 p., 19 €.

L'ÉCRITURE ROMANESQUE ET THÉÂTRALE DE GAO XINGJIAN

sous la direction de Noël Dutrait
Réunis en colloque à l'université de Provence, une quinzaine d'universitaires du monde entier ont exploré l'œuvre du Prix Nobel de littérature 2000. En voici les actes, qui s'attardent sur ce que l'écrivain doit à Nietzsche, sa détermination à se débarrasser des « ismes » et de l'obsession de la Chine, ses points communs et différences avec Jorge Semprun dans la description des univers totalitaires, ses thèmes, ses personnages féminins, la façon dont il est perçu au Vietnam et au Japon, son écriture théâtrale. J.-L. D.

Seuil, 286 p., 22 €.

Wesley Stace signe un premier roman victorien délicieusement troublant La vraie nature de Rose Loveall

Entre la brume et la nuit, on ne sait plus bien faire la part de l'ombre. Il est tard. Pharaoh a marché trois heures, traversant Londres comme en rêve. Les grands axes, les ruelles de Little Dublin, le pilori d'Ash Square. Sinistre. Pour se donner du courage, ce tout jeune homme (il a 15 ans à peine) chante des refrains qu'il s'invente. Il marche nez en l'air. Il compte les horloges des clochers. Quand il parviendra à la douzième, il sera arrivé. Son but est aux confins, là où la ville se défait dans des cloaques et des monceaux d'ordures. C'est là qu'il doit jeter son drôle de paquet. De quoi s'agit-il ? Il ne sait pas. Pas très curieux au fond. Il obéit à sa mère, une faiseuse d'anges, un peu, beaucoup maquerelle. On lui a juste dit : « Prends ça, Pharaoh. Mets-le sous ta veste. Attention, c'est empoisonné. Gare à toi si tu y jettes un coup d'œil. (...) Si des gens te demandent ce que c'est, dis-leur de se mêler de leurs affaires et décampe. » Premier épisode. Le décor est planté.

Silences convenus

Nous sommes dans l'Angleterre de 1820 et Wesley Stace pour son premier livre nous embarque dans une aventure riche en chausse-trappes et en rebondissements... Un roman victorien, si l'on veut, ancré dans une époque de silences convenus, de demi-sourires de façade, secs, tranchants. Il y est question de bonne ou de mauvaise étoile, d'argent et de puissance, d'identité et de trouble. Un rien fait basculer l'ordre établi. Et l'on va voir comment.

Wesley Stace est davantage connu des amateurs de folk song ou de pop music. Il a joué avec Joan Baez, Bruce Springsteen ou Lou Reed. Sous le nom de John

Wesley Harding, il a enregistré une dizaine d'albums et c'est pour l'un d'eux, *Awake* (1997), qu'il crée une chanson sur un bébé trouvé. « *I was found by the richest man in the world/Who brought me up as a girl* » (« *J'ai été recueilli par l'homme le plus riche de la terre/Qui m'a élevé comme une fille* »). « *Je ne trouvais pas d'autre rime à world que girl*, raconte Wesley Stace. *C'est comme ça que tout a commencé.* » Hasard des mots ? Les couplets racontent le destin d'un petit garçon abandonné, travesti en fillette par ses riches parents adoptifs. L'histoire va hanter Stace jusqu'à ce qu'il se décide à la « terminer ». La chanson s'appelait *Miss Fortune*, le roman deviendra *Misfortune* : *L'Infortunée*.

C'est bien un bébé que Pharaoh jette aux ordures. Un chien s'empare du ballot. Il tente de le lui reprendre. La scène intrigue un aristocrate qui traverse cette banlieue sordide. Lord Geoffrey Loveall, l'homme le plus riche d'Angleterre, va faire sien ce nouveau-né que le ciel lui envoie. A 33 ans, il n'est pas marié. Il vit dans la nostalgie d'une enfance où il s'est définitivement retiré depuis la mort de sa jeune sœur Dolores, tombée du grand arbre où tous les deux jouaient à attraper les nuages. Elle avait 5 ans. Il en avait 11. Depuis, il ressasse le paradis perdu. Cet enfant va l'aider à remonter le temps. Sa mère, la douairière, de Love Hall, qui y agonise depuis des années, l'a prévenu : « *Je ne*

mourrai pas avant d'avoir vu votre héritier. » Un désir tout autant qu'une menace. L'héritier ? Il le tient. L'héritière plutôt. Ainsi en a-t-il décidé malgré l'évidence. Le bébé s'appellera Rose. Pour lui donner une mère, il va épouser la seule femme qu'il connaît, Anonyma, la bibliothécaire du domaine, l'ancienne gouvernante de Dolores. Enfance dorée et jolies robes, Rose grandit dans l'ignorance de son sexe jusqu'à l'adolescence où le scandale éclate, la contraignant à la fuite dans la culpabilité et le dégoût de soi. Que l'on sache juste que là où l'on pense que tout se renverse et se délite, les fils discrets d'un inimaginable avenir retiennent l'existence en suspens.

Androgynie délicieuse et effrayante. Les émois, les vertiges, les doutes, l'acceptation... Devient-on ce qu'on est vraiment ou ce que les autres désirent que l'on soit ? Il faut se laisser emporter dans cette narration sinieuse. Wesley Stace écrit en références, dans un patchwork d'approches. Réalités et distance. On trouve du Charles Dickens. Du Lewis Carroll, celui de *Sylvie et Bruno*. Des touches de *My Secret Life*. Plus encore si l'on veut... Ce sont ces clairs-obscurs où le trait noir recèle la fragilité d'une encre à peine diluée. *L'Infortunée* est un beau livre, délicieusement complexe. Celui d'un poète qui a vaincu sa crainte des mots ébauchés. ■

X. H.



L'INFORTUNÉE (Misfortune)

de Wesley Stace.
Traduit de l'anglais
par Philippe Giraudon,
Flammarion,
468 p., 21 €.

Une longue élégie d'Ermanno Rea La fin du rêve industriel

DÉMANTÈLEMENT (La Dimissionne)

d'Ermanno Rea.

Traduit de l'italien par Franck La Brasca,
Flammarion, 422 p., 23 €.

Le monde ouvrier n'a jamais été très présent dans la littérature italienne contemporaine, en général centrée sur les affres et les contradictions des classes moyennes, les quelques œuvres de Bernari, Pratolini, ou Volponi consacrées à ce sujet n'étant que des exceptions. Le binôme « Littérature et industrie » lancé par Vittorini au milieu des années 1960 n'a jamais vraiment fait école. Il fallait donc du courage à Ermanno Rea pour consacrer son dernier roman, *Démantèlement*, à l'univers ouvrier et à son déclin, à travers l'histoire de l'aciérie Ilva de Bagnoli, dans la banlieue de Naples.

Toutefois, pour l'écrivain napolitain, il ne s'agissait pas d'élever simplement un hymne rhétorique à la culture ouvrière, mais plutôt d'écrire une longue élégie à la mémoire d'un monde disparu avec les grandes illusions qu'il avait suscitées. Surtout à Naples, où l'implantation de l'usine – « un monstre vomissant dans la mer 20 millions de litres à l'heure de poisons en tout genre (...) et qui en expédiait la même quantité jusqu'au ciel sous forme de gaz » – avait néanmoins représenté le rêve d'une modernisation de la ville et l'espoir de s'affranchir de ses démons et de ses illégalités.

L'épopée de l'aciérie, à partir de sa création au début du siècle jusqu'à son démantèlement définitif pendant les années 1990, est racontée par Vincenzo Bonocore, un ouvrier qui a gravi petit à

petit les échelons, en devenant, en 1994, le responsable du démontage pièce par pièce des coulées continues destinées à être transférées en Chine.

Actes d'héroïsme

Par touches successives qui suivent le va-et-vient de la mémoire, il évoque tour à tour la vie des ouvriers, les luttes syndicales, les manœuvres politiques autour de l'usine, ainsi que les tentatives de la camorra napolitaine pour profiter de la manne industrielle. Il raconte également les actes d'héroïsme et les licenciements, les interminables discussions et les amitiés, les amours et les trahisons. Avec un réalisme prononcé et beaucoup d'émotion, Rea décrit surtout les différentes phases du démantèlement qui jalonnent l'agonie de ce rêve industriel, une agonie qui symbolise la défaite d'une certaine idée de la solidarité et de l'éthique du travail. Pour Bonocore et ses camarades, démanteler l'usine signifie surtout « se démanteler soi-même ». Mais paradoxalement, afin d'exorciser cette tragédie à la foi personnelle et collective, le narrateur s'applique à démonter les coulées continues « selon les règles de l'art », façon de se réapproprier de cette dépossession et ultime sursaut d'orgueil d'un ouvrier qui veut tomber la tête haute.

Rea – qui fêtera en 2007 ses 80 ans et dont on a déjà lu en France son très beau *Mystère napolitain* – confirme à nouveau son talent de narrateur nourri de passions politiques et d'observations sociales, mais en même temps capable d'exprimer avec justesse les sentiments, les réflexions, les peurs, les doutes et les nostalgies qui accompagnent toujours les actions humaines. ■

FABIO GAMBARO

Cinq mois après les émeutes qui avaient suivi la mort, à Clichy-sous-Bois, de deux jeunes garçons, plusieurs ouvrages tentent de comprendre les raisons de ces violences urbaines

Banlieues retour de flammes

Cinq mois se sont écoulés depuis que les banlieues de France se sont enflammées. Mais tandis qu'à Clichy, Pau ou Vénissieux, les jeunes insurgés ont cessé le combat, une autre guérilla continue de faire rage, sur les scènes intellectuelles et médiatiques, cette fois : celle de l'interprétation des faits, qui porte sur la signification même de ce que les spécialistes nomment des « processus émeutiers ».

A vrai dire, cette bataille-là ne date pas d'hier. Simplement, à chaque nouvel embrasement, elle franchit, elle aussi, un nouveau seuil de violence. Depuis novembre 2005, elle s'est encore radicalisée. Et si d'aventure les hostilités devaient cesser, ne serait-ce qu'un instant, on s'apercevrait alors qu'un cadavre gît au milieu du front : celui de la sociologie. Sur les plateaux de télévision ou dans les colonnes des journaux, en effet, on a tiré à vue sur ces « chers professeurs » qui, là où il faudrait voir les logiques purement culturelles ou ethniques à l'œuvre dans ces événements, s'obstinent à y plaquer des causalités sociales (chômage, précarité, relégation...), se complaisant ainsi dans une impardonnable « culture de l'excuse ».

Selon cette rhétorique désormais bien

rodée, les « belles âmes » sociologiques seraient incapables de percevoir les vrais enjeux des crises actuelles : l'islam, la polygamie, la haine de la République et/ou de la culture « occidentale », c'est-à-dire de la culture tout court. Pire, leur coupable aveuglement ferait de ces sociologues les principaux responsables de la barbarie à venir : « Pour la sociologie (nous parlons ici de la sociologie aussi déterministe que compassionnelle issue de Bourdieu) servant de base à tous les travailleurs sociaux, médiateurs, intervenants en banlieue, "la" culture n'existe pas ; seules existent "les" cultures, toutes légitimes à égalité. A force de marteler que "la" culture est oppression, élitisme, qu'une pièce de Shakespeare n'a pas plus de valeur qu'une chanson, et qu'un vers de Racine ne vaut pas mieux qu'un couscous, comment s'étonner qu'on brûle des bibliothèques ? », s'interroge ainsi le philosophe Robert Redeker dans un ouvrage publié sous la direction de Raphaël Draï et Jean-François Mattéi (*La République brûle-t-elle ? Essai sur les violences urbaines françaises*, Ed. Michalon, 208 p., 17 €).

Offensive virulente, dira-t-on, hasardeuse pour la forme, sans nuance sur le fond. Mais qui n'en a pas moins atteint son but : faute d'avoir anéanti son adver-

se partie, elle a réussi à la terroriser. Comment expliquer, sinon, la réaction panique de quelques sociologues français ? Au lieu de se préparer à une guerre d'usure, et de réinvestir le « terrain » pour mettre en chantier des enquêtes au long cours, les voilà qui se laissent entraîner dans le champ miné d'une polémique à courte vue. C'est du moins ce que donnent à penser les deux volumes parus simultanément aux éditions La Découverte : un petit livre publié sous la direction de Véronique Le Goaziou et Laurent Mucchielli (*Quand les banlieues brûlent... Retour sur les émeutes de novembre 2005*, « Sur le vif », 160 p., 8,5 €) et un numéro de la revue *Mouvements* (« Emeutes, et après ? », n°44, 200 p., 13 €).

Emballage mimétique

Certes, on y trouvera quelques contributions intéressantes : celle de Patrick Simon, par exemple, intitulée « Discriminations négatives. Pour une politique contre le délit de faciès ». Celle de Marwan Mohammed et Laurent Mucchielli, aussi, consacrée à l'action policière dans les quartiers « sensibles ». Mais dans l'ensemble, la faiblesse de ces publications vient de ce qu'elles ne reposent sur aucune investigation réelle, aucun

apport comparable à ce qu'avaient pu réaliser Stéphane Beau et Michel Pialoux avec leur enquête sur la ZUP de Montbéliard dans *Violences urbaines, violence sociale. Genèse des nouvelles classes dangereuses* (Fayard, 2003), pour ne citer que ce seul exemple.

Où est la voix des émeutiers ? On n'en perçoit ici que de vagues échos, hâtivement utilisés. Le point de vue des policiers, celui des pompiers ? Faute de recherches empiriques, beaucoup de textes cèdent à une double facilité : d'un côté, l'énoncé de causalités mille fois ressassées (pauvreté, discriminations...) ; de l'autre, la polémique contre la « doxa » sécuritaire et la « lecture "unique obligatoire" susurrée par les politiques et confirmée par les médias ».

Derrière les pétitions de principe « scientifiques », on distingue les dégâts d'un emballage mimétique aussi navrant que périlleux : à force de se renier elle-même, une certaine sociologie « militante » en vient à reproduire le plus paresseux des discours médiatiques. La crise de novembre exige à la fois moins de précipitation et plus d'audace. Elle attend d'autres « travaux » que ceux-là. ■

JEAN BIRNBAUM



Cité Double-Couronne, Saint-Denis, 200

Jacques Donzelot : « On ne chasse plus les pauvres, on les fuit »

Spécialiste reconnu de la ville contemporaine, le sociologue Jacques Donzelot a consacré de nombreux travaux aux métamorphoses de la question urbaine. Il publie aujourd'hui *Quand la ville se défait. Quelle politique face à la crise des banlieues ?* (Seuil « La couleur des idées », 192 p., 16 €).

Vous notez qu'en comparaison des violences qui ont embrasé les banlieues en novembre, les premières émeutes qui éclatèrent au début des années 1980 (aux Minguettes, notamment) apparaissent comme « celles de l'espoir ». Qu'est-ce à dire ?

C'est le contexte de ces événements qui leur donna ce sens : celui d'une pétition d'existence, d'une volonté d'être pris en compte par une société qui se préoccupait uniquement de « faire du social » à l'ancienne (horaires de travail, âge de la retraite...). Soit le programme de la gauche au pouvoir, qui

ignorait totalement la population immigrée du Maghreb, dernière arrivée, première licenciée, installée à la hâte dans les cités d'habitat social. C'est contre cette indifférence que les enfants de ces familles ont protesté. Et cette protestation fut entendue, relayée par la marche des beurs (reçus à l'Élysée en 1983), par la création de SOS-Racisme... Bref, ce fut le point de départ d'un mouvement. En comparaison, les émeutes de novembre expriment la colère de ne se sentir l'objet de d'une suspicion et d'une répression permanentes. La nouvelle génération, toujours dite « issue de l'immigration récente », se vit comme un problème dont il faut se débarrasser. Le plus souvent, elle a acquis la nationalité française, mais cela ne veut rien dire : elle reste maghrébine, noire, sans travail, disqualifiée d'avance. C'est contre le mépris qu'elle se révolte. Elle manifeste en ne respectant manifestement plus rien, puisqu'elle désespère de se voir respectée un jour.

Vous rappelez que la politique urbanistique du baron Haussmann ne fut pas pour rien dans le soulèvement de la Commune de Paris.

ZOOM



jeunes garçons affolés, poursuivis par la police, se réfugient dans le périmètre interdit d'un transformateur électrique. Deux mourront brûlés vifs. A la suite de ce drame et des émeutes qui s'en suivirent, le gouvernement décréta l'état d'urgence. Fait

Peut-on définir les récentes émeutes, pour reprendre une formule de l'époque, comme une nouvelle « revanche des exilés » ?

Au XIX^e siècle, on combattait les émeutes populaires en exilant leurs protagonistes. Ainsi Haussmann refit-il la ville en la purgeant de fait de la classe ouvrière qui peuplait les ateliers et les garnis, lesquels furent démolis pour faire place au nouvel urbanisme. Actuellement, on ne chasse plus les pauvres, on les fuit. Dans les cités HLM des années 1960, il y avait une certaine mixité, grâce à l'effet attractif de ces cités en comparaison des logements de centre-ville, sans hygiène ni confort. Puis les classes moyennes, suivies par la classe ouvrière blanche, ont vu dans la formule du pavillon la possibilité d'avoir le même confort, plus un jardin, et sans la promiscuité avec plus pauvre que soi. Toutefois, on pourrait trouver un certain écho des anciennes « déportations » dans les opérations de démolition/reconstruction initiées par la loi Borloo (2003). Nombre d'élus ont vu là l'occasion de se débarrasser de la population qui peuplait les cités construites dans les années

exceptionnel dans une affaire en cours d'instruction, les avocats des familles des victimes ont décidé de raconter, dans un livre, leur « perception professionnelle, intellectuelle et sensible » de ce drame. Tout simplement, expliquent-ils, parce qu'au travers de cette affaire « nous avons découvert une des affaires les plus prégnantes de notre nation. Un bout de France. Cette France que d'autres affolent parce qu'ils l'ignorent et la craignent ». Instructif. F. N. Stock, 180 pages, 14,50 €.

LA RÉVOLTE DES BANLIEUES OU LES HABITS NUS DE LA RÉPUBLIQUE, de Yann Moulier Boutang

1960, et depuis englobées dans la ville par son développement. Ces terrains sont précieux pour faire revenir les classes moyennes et récupérer ainsi une population forcément reconnaissante... Quitte à ce que les immigrants présents en ces lieux depuis trois générations aient le sentiment qu'ils ne sont pas assez bons pour qu'on les garde.

Entre ces différents territoires, vous affirmez qu'il existe désormais de profonds clivages, voire des « ruptures quasi anthropologiques »...

Oui, la ville contemporaine est marquée par une logique de séparation. On trouve, d'un côté, la relégation dans les cités occupées par des minorités ethniques, et qui correspond à la mondialisation par le bas. A l'autre extrémité, on peut placer les quartiers des grandes villes en cours de « gentryfication », où domine la classe émergente de la mondialisation. Et puis, entre les deux, s'étend l'espace du périurbain pavillonnaire, où se retrouvent ceux qui veulent fuir la population des cités, mais aussi ceux qui ne peuvent suivre la montée du foncier dans les grandes villes centres. Comment « faire société » dans une

ville qui se défait selon trois directions aussi divergentes ? En France, nous prétendons y réussir en imposant la mixité sociale. Il y a dans ce volontarisme une foi républicaine, mais aussi une tendance à simplifier le problème : on voit bien que la concentration de pauvreté augmente, et que la population vivant dans le logement social y reste bloquée. Or les expérimentations conduites à l'étranger montrent qu'il vaut mieux faciliter la mobilité qu'imposer la mixité. Comment ? En jouant simultanément sur le collectif et sur l'individuel.

Sur le collectif : en augmentant la capacité de pouvoir des habitants de ces quartiers à l'occasion des rénovations au lieu qu'ils vivent celles-ci comme une perte de la faible emprise qu'ils ont sur leur vie. Sur l'individuel : en augmentant la marge de choix des parents quant à la scolarité de leurs enfants, en accordant les marchés publics aux entreprises qui emploient les jeunes des cités, en fiscalisant le foncier de manière à fluidifier les stratégies résidentielles au lieu de stocker la population dans le logement social, par défaut.

Par tradition, dites-vous, l'Etat français considère

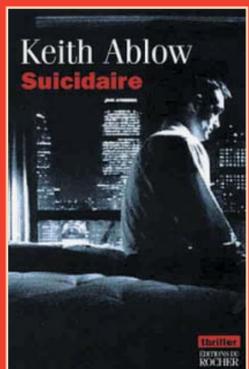
l'espace urbain comme un « problème » à résoudre plutôt que comme une ressource mobilisable pour faire vivre la démocratie. Si bien que les politiques publiques se déploieraient au détriment de ce que vous nommez « l'esprit de la ville ». Que faire ?

Toute la difficulté vient peut-être de là, de ce que la ville n'est pas reconvenue comme un mécanisme extraordinaire pour produire de la société. Un mécanisme qui s'est enrayé, certes, mais qu'il convient de remettre en ordre de marche plutôt que de considérer l'espace urbain comme on le fait des ruines industrielles. Car ce mécanisme n'est pas caduc en lui-même. Il repose sur l'institution d'un espace qui permet aux gens de se relier et de se délier pour peu qu'un équilibre soit recherché entre les flux et les lieux, comme le montre très bien Olivier Mongin. Ce qui fait l'esprit de la ville, c'est ce lien entre l'ouvert et le fermé. Ce qui le ruine, c'est le déséquilibre entre les flux et les lieux : quand les flux s'imposent au détriment des lieux comme avec la périurbanisation ; quand les lieux s'imposent au détriment des flux comme avec la relégation. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR J. BI.

CHRONIQUES DE L'ASPHALTE, de Samuel Benchetrit « Monsieur Stern avait sûrement connu le terrain vague qui existait avant la construction de la tour. » Ainsi débute le premier volume des « chroniques » de Samuel Benchetrit dans les tours de son enfance. La famille Bouteillé, le petit Touré, et mille autres personnages peuplent ces pages dans lesquelles l'auteur du *Récit d'un branleur* et de *Comédie sur un quai de gare* alterne autobiographie et fiction. On attend la suite – quatre volumes – avec impatience. F. N. Julliard, 198 p., 18 €.

LE NOUVEAU KEITH ABLow SUICIDAIRE



ÉDITIONS DU ROCHER



5. ANDRÉ LEJARRÉ/LE BAR FLOREAL

Enfants d'immigrés, fils de France

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, CARTE D'IDENTITÉ.
Les jeunes issus de l'immigration et l'appartenance nationale.
d'Evelyne Ribert

La Découverte, 276 p., 23 €.

Que représente l'appartenance nationale pour les enfants nés en France de parents étrangers ? La question qui sous-tend l'enquête d'Evelyne Ribert surgit à première vue sur un terrain miné : comment prendre pour objet de recherche cette fameuse « seconde génération », que les discours politiques ont constituée en « problème public » au cours des années 1980, sans contribuer à entériner « l'assimilation à l'origine » que les historiens de l'immigration ont identifiée comme l'un des moteurs du racisme contemporain ? Et que dire qui n'ait été analysé par les nombreux travaux relatifs aux résistances de la nation française à assumer son multiculturalisme ? L'apport du travail d'Evelyne Ribert, tiré d'une thèse de doctorat, résulte de son double positionnement méthodologique. D'un côté, elle refuse de prendre pour acquis l'idée d'un « affaiblissement » du sentiment national par rapport à un idéal mythiquement identifié à la III^e République. De l'autre, plutôt que d'explorer les causes sociologiques dudit « affaiblissement », elle préfère s'intéresser au « point de vue des intéressés ».

Appuyée sur des entretiens avec cinquante adolescents et jeunes adultes nés en Fran-

ce de parents marocains, tunisiens, espagnols, portugais et turcs, l'enquête, effectuée en 1995-1996, s'est intéressée aux personnes contraintes par la « loi Méhaignerie » d'effectuer une démarche volontaire afin de devenir français. « Occasion idéale » pour observer les représentations que ces jeunes se font de leur appartenance nationale, ce dispositif, voté en 1993 (et aboli en 1998 par le gouvernement Jospin), apparaissait également « emblématique » des débats politiques sur l'acquisition de la nationalité. En contraignant les candidats à renoncer volontairement à la nationalité de leurs parents pour devenir français, la procédure devait susciter chez eux une « prise de conscience » et lutter contre les « conflits identitaires » supposés affaiblir l'identité nationale.

« Prise de conscience »

Les entretiens menés par Evelyne Ribert contredisent tous ces présupposés. Premier constat : la « prise de conscience » a rarement été au rendez-vous, pour la bonne et simple raison que les candidats se croyaient généralement déjà français, ignorant que la procédure d'acquisition automatique avait été abolie. Pour eux, la manifestation de volonté constituait la simple confirmation juridique d'une évidence vécue ; tant et si bien que l'objet de recherche de la sociologue semblait le plus souvent dénué de tout intérêt aux yeux des principaux « intéressés »...

Deuxième constat : contrairement à certains discours alarmistes, les liens affectifs

que les parents gardent avec leur pays d'origine n'empêchent pas une véritable adhésion à la nation française, et ne constituent donc pas une menace pour l'identité nationale. De fait, comme l'ont montré plusieurs études antérieures menées parmi d'autres populations, quand l'intégration scolaire, professionnelle et/ou relationnelle en France est forte, le sentiment d'appartenance ne pâtit nullement d'allégeances variées, de type national, local, ou autre : « Je ne supporte pas la question : "Tu préfères la France ou le Maroc ?" ; c'est comme si je te demandais : "Tu préfères ton père ou ta mère ?" », témoigne, par exemple, une adolescente.

Enfin, et c'est sans doute la mise en perspective la plus originale de ce travail, même si elle mériterait d'être confrontée aux recherches de sciences politiques sur les nouvelles formes de nationalisme : si, chez les descendants d'immigrés, « la prééminence de l'appartenance nationale est récusée au profit de formes d'inclusion multiples, partielles et conditionnelles », cette attitude rejoint la régression du sentiment national chez l'ensemble des Français ; paradoxalement, elle témoignerait donc de leur intégration, dans un contexte de construction européenne, de mondialisation et de disparition du service militaire. Ainsi, le discours sur l'affaiblissement de l'appartenance nationale ne serait pas fondamentalement faux. Mais il se fourvoierait en se focalisant sur les enfants d'immigrés. Et surtout en confondant cette mise en cause avec la disparition de toute forme d'ancrage identitaire. ■

JULIETTE RENNES



BONDY BLOG
Des journalistes suisses dans le 9.3.
Comme l'écrit Serge Michel dans la préface de cet ouvrage, « Nous avons été "embedded" à Bondy comme la grande presse l'est à Matignon. » Nous ? Quatorze journalistes suisses de L'Hebdo, un magazine d'information générale créé en 1981 et basé à Lausanne. En plein milieu des émeutes de l'automne 2005, les responsables du journal eurent l'idée d'ouvrir un petit bureau au cœur de la banlieue

afin d'y raconter « le quotidien dans un territoire qui semble aussi lointain du Paris intra-muros qu'autrefois les colonies ont pu l'être de la métropole ». Pendant des mois, ces journalistes vont ainsi se relayer, écrire 270 articles, et accueillir sur un blog près de 1 300 commentaires de lecteurs. *Bondy Blog* en est le condensé. F. N. Seuil, 264 p., 15 €.

LES OUBLIÉS DE L'ÉGALITÉ DES CHANCES,
de Yazid Sabeg et Laurence Méhaignerie
Ce livre, issu du rapport « Les oubliés de l'égalité des chances », commandé en janvier 2004 par l'Institut

Montaigne, club de réflexion de l'UMP, prône le recours à une véritable action volontariste en matière de discrimination positive. Il propose de nombreuses mesures concrètes pour éviter toute forme de discrimination, en facilitant l'accès à la formation, à l'emploi et au logement. Il recommande particulièrement la création d'une charte de la diversité pour favoriser la mixité ethnique et culturelle dans les entreprises. L. Du. Hachette, « Pluriel », 310 p., 9,20 €.

PROF DANS UNE ZEP ORDINAIRE,
de Fawaz Hussain

L'auteur, d'origine kurde, se retrouve un jour contractuel dans un lycée difficile d'une zone d'éducation prioritaire, en Seine-Saint-Denis. Il raconte son expérience. P. K. Le Serpent à plumes, 286 p., 18 €

Signalons également : *Une révolte en toute logique. Des banlieues en colère, novembre 2005*, collectif (L'Archipel des pirates, 270 p., 8 €), ainsi que deux numéros de la revue *Actes de la recherche en sciences sociales*, fondée par Pierre Bourdieu : *Politiques des espaces urbains* et *Figures du ghetto*, (n° 159, septembre 2005 et n° 160, décembre 2005). (Seuil, 14 € chaque).

Quand la « racaille » fait bande à part

POUR UNE POLITIQUE DE LA RACAILLE.
Immigré-e-s, indigènes et jeunes de banlieues,
de Sadri Khiari

Textuel « La discorde », 176 p., 17 €.

Lancé en janvier 2005, l'appel des « indigènes de la République » a donné naissance à une galaxie militante aux contours incertains, dont l'hétérogénéité même constitue la force et la faiblesse : « Nous, descendants d'esclaves et de déportés africains, filles et fils de colonisés et d'immigrés... », écrivaient les signataires de ce texte préparatoire à des « assises de l'anticolonialisme postcolonial ».

Sans vouloir se poser en porte-parole de ce « nous » précaire, Sadri Khiari propose ici quelques pistes susceptibles de fournir un débouché au mouvement, com-

La perplexité de François Dubet

En 1987, le sociologue François Dubet publiait *La Galère : jeunes en survie* (Fayard), une enquête remarquable sur les conduites marginales dans les cités françaises. Vingt ans après, on retrouve sa signature dans un collectif intitulé *Banlieues, lendemains de révolte* (Regards/La Dispute, 160 p., 9 €). Aujourd'hui, le ton est plus pessimiste, et la perplexité de rigueur : « Dénoncer les propos affolés de la droite et les provocations grotesques de l'extrême droite et de quelques philosophes ne doit pas nous consoler d'une observation bien plus cruelle : nous paraissions démunis et comme tétanisés face à ce qui s'est passé », reconnaît François Dubet dans ce livre, où on lira également les textes de la députée de Guyane Christiane Taubira, des sociologues Stéphane Beau et Michel Pialoux, ou encore de l'architecte Paul Chemetov.

me de « contribuer à l'émergence d'une expression politique et organisée de la colère des populations issues de l'immigration ».

Sous sa plume, la tâche essentielle se résume d'un mot : autonomie. Membre de l'opposition démocratique tunisienne, récemment installé en France, l'auteur puise dans les héritages théoriques de Frantz Fanon et de Malcolm X pour affirmer la nécessité auto-organisation de la lutte « indigène ». C'est-à-dire son émancipation absolue vis-à-vis d'autres combats souvent présentés comme plus « urgents » (syndicaux, féministes, écologistes...).

Aussi Khiari procède-t-il à la critique impitoyable d'une gauche française qui demeurerait prisonnière de son « idéologie nationale-républicaine » et assimilationniste : « Parce qu'elle est le partenaire indispensable des indigènes, la gauche est leur adversaire premier », note-t-il. D'où également la charge contre SOS-Racisme, accusé d'avoir instrumentalisé la mobilisation des beurs pour la « projeter dans le plan politique blanc ».

Spectres coloniaux

Car l'auteur n'hésite pas à le proclamer : l'urgence, désormais, serait de dénoncer une société tout entière « fondée sur les discriminations ethniques », et dominée par ce qu'il nomme des « partis blancs », comme d'autres disent des « partis bourgeois »...

Depuis les politiques urbaines jusqu'à la répression des émeutes de banlieues, en passant par la construction de « l'islam de France », tout l'inconscient étatique serait donc habité par les spectres coloniaux : « Le régime de l'indigénat hante continuellement institutions, pratiques et idéologies », écrit Sadri Khiari.

Page après page, son texte marque ainsi la structuration théorique et la radicalisation militante d'un mouvement en rupture avec l'universalisme de la gauche traditionnelle, toutes tendances confondues : « Les indigènes n'ont que faire de la "solidarité antiraciste" des Blancs. Nous ne sommes pas sympathiques. Je hais le paternalisme encore plus que la haine », conclut-il. ■

J. BI.

Régis Debray

Supplique aux nouveaux progressistes du XXI^e siècle



5,50 €

Contre la traque du nouveau réac, l'esquisse d'une gauche tragique.

Gallimard

ZOOM

VIOLENCE ET RÉVOLUTION.

Essai sur la naissance d'un mythe national, de Jean-Clément Martin
On sait la place qu'occupe l'épisode vendéen dans les études entreprises par Jean-Clément Martin. D'un mémorable *Blancs et Bleus dans la Vendée déchirée* (Gallimard, « Découvertes », 1986) à *Contre-Révolution, révolution et nation, France 1789-1799* (Seuil, « Points », 1998), l'historien interroge la violence du moment. Lue dès l'événement comme un scandale inévitable, indice de l'effondrement des valeurs ou dérapage circonstanciel, la violence relève du mythe fondateur. Une fois encore, Martin tente de donner à lire la Révolution à la lumière d'une brutalité héritée de l'Ancien Régime, revisitant deux siècles d'historiographie pour mieux donner à comprendre que notre lecture dit moins l'histoire que sa représentation. *Ph.-J. C.*
Seuil, « L'univers historique », 352 p., 23 €.

LE JAPON D'EDO, de François et Meiko Macé
On pense communément que le Japon s'est modernisé sous l'influence occidentale. Ce n'est que partiellement vrai : l'époque Edo (1603-1868), celle du règne des shoguns Tokugawa, fut un véritable incubateur de la modernisation. Le basculement de l'archipel dans le monde moderne se fit assurément par le contact avec l'Occident. Mais le Japon ne fit pas que copier : les transformations de ces deux siècles et demi de quasi-fermeture du pays préparaient cette mutation. Intelligemment, ce guide brosse le tableau de cette proto-modernité : des croyances aux sciences en passant par la justice ou la culture populaire urbaine se dessinent une société et une mentalité dans lesquelles s'enracine le Japon contemporain. *Ph. P.*
Les Belles Lettres, « Guides des civilisations », 316 p., 15 €.

JOURNAL D'ASIE
Chine-Inde-Indochine-Japon 1969-1975, d'Henri Froment-Meurice
Ambassadeur de France, Henri Froment-Meurice a été en poste en Union soviétique, en Allemagne et en Egypte, mais ce sont les réflexions notées au fil des jours quand il était directeur d'Asie au ministère des affaires étrangères qu'il livre dans cet ouvrage. On y trouve des notations sur la négociation qui mit fin à la guerre du Vietnam, sur la tragédie cambodgienne ou les relations avec la Chine à la fin du règne de Mao. On trouve aussi des analyses sur la conduite de la politique étrangère par les présidents de la République (Pompidou et Giscard d'Estaing) et leurs ministres. Une mine pour l'historien, non sans quelques échos avec l'actualité du moment. *D. V.*
L'Harmattan, 490 p., 41 €.

En admirateur discret, Jean-Denis Bredin se fait l'avocat de la légendaire meurtrière de Marat

Charlotte Corday, beauté fatale

Absente de la toile fameuse de David, qui ne veut retenir que le martyr de Marat, corps effondré sur le rebord de cette baignoire d'où l'Ami du peuple œuvrait à la défense de la République, Charlotte Corday est l'héroïne solaire d'une Révolution qui ne fit guère de place aux femmes, droit et imagerie mêlés. Un soleil sanglant, comme l'« auréole du couchant » qu'évoque Michelet lorsqu'il décrit sa marche au supplice. Un portrait tracé à la hâte le jour de sa mort, de la salle d'audience à la cellule où la condamnée est reconduite, par un capitaine de la Garde nationale, Jean-Jacques Hauer, ancien élève de David, livre l'ultime regard du sphinx qu'elle demeure, projection de tous les fantasmes, de la vierge hystérique et criminelle à l'ange d'innocence confondant le crime, Judith terrassant le nouvel Holopherne.

Eteindre la guerre civile
Entrée dans l'histoire le samedi 13 juillet 1793 en accomplissant la « mission » dont elle se sent investie depuis la chute de la Gironde, le 31 mai – éteindre la guerre civile et sauver son pays en frappant « le principal auteur de ce désastre » – Charlotte Corday est propulsée en pleine lumière sans que les zones d'ombre d'un parcours de météore permettent d'atteindre la dimension humaine du personnage. Même les témoignages, recueillis a posteriori et non exempts de parti pris, ne lèvent pas le voile, sinon pour dire la fatale beauté du crime, bien faite pour assurer au fil du XIX^e siècle la fortune de l'image de la vierge vengeresse.

« Sa taille parfaitement prise, quoiqu'un peu forte, ne manquait pas de noblesse. Elle s'occupait fort peu de sa parure et ne cherchait nullement à faire valoir ses avantages naturels. (...) Elle était d'une blancheur éblouissante et de la plus éclatante fraîcheur. Son teint avait la transparence du lait, l'incarnat de la rose et le velouté de la pêche ; le tissu de sa peau était d'une rare finesse. On croyait voir circuler le sang sous un pétale de lis. » Quand Casimir-Périer publie en avril 1862 dans *La Revue des deux mondes* ces souvenirs de Madame de Maromme, qui fut l'amie d'enfance de Charlotte, celle que Lamartine dans son *Histoire des Girondins* appelle, conjuguant « les deux extrêmes de l'admiration et de l'horreur dans la langue des hommes », l'« ange de l'assassinat », le crime qui fit sa notoriété est déjà passé de l'histoire au mythe. Et le panthéon humain n'hésite plus guère entre la victime et l'assassin, Marat, hôte éphémère du monument de Soufflot – occis le 13 juillet 1793, il n'est admis dans le temple dédié aux « grands hommes » qu'en septembre 1794 pour en être exclu cinq mois plus tard ! – a cédé le pas devant son bourreau. Et la jeune vierge chantée dès l'été 1793 par André Chénier, et excusée presqu'entièrement par ce misogynne de Rétif de la Bretonne (« et l'enthousiasme égaré ne fut plus »), est déjà devenue pour Miche-

let « la belle et splendide victime dans son manteau rouge » qui sur l'échafaud fonde « la religion du poignard ».

On aura bien du mal à percer le mystère de cette jeune femme, descendante de Pierre Corneille et d'une lignée d'aristocrates sans le sou, moins exaltée que déterminée, qui s'effraie du massacre du vicomte de Belsunce dans les rues de Caen en août 1789 – il a 21 ans comme elle – mais raille ces jeunes nobles qui, comme bientôt ses deux frères, jouent les héros et émigrent, imitant Don Quichotte, et refuse en 1791 de se lever et de boire avec les siens à la santé de Louis XVI, « si bon, si vertueux » : « Je le crois vertueux, opine-t-elle, mais un roi faible ne peut être bon ; il ne peut empêcher les malheurs des peuples. » On imagine le malaise et la froideur qui suivent.



« ON NE MEURT QU'UNE FOIS » Charlotte Corday de Jean-Denis Bredin.

Fayard, 440 p., 23 €.

Elle saura agir. Visant celui pour qui l'insurrection populaire est le seul chemin de la Révolution. Marat n'affirme-t-il pas alors : « Ces hommes qui nous oppriment et nous pillent depuis des siècles ne se résoudront pas jamais de bonne grâce à n'être que nos égaux (...). Pour ne pas être massacrés par eux, il faut les exterminer tous, du premier au dernier. » Pour être sa cible, Charlotte n'aura guère besoin des imprécations des Girondins réfugiés à Caen en juin 1793 qui stigmatisent le Montagnard dont les attaques ont provoqué la chute (« Que

celui-là périsse ! »).

En route pour Paris, rédigeant les lettres qui l'encouragent et la justifient, elle cite Voltaire offrant à Brutus l'argument suprême (« Mon devoir me suffit, tout le reste n'est rien »), songe sans doute à son aïeul Pierre Corneille, dont elle admire *Cinna* plus que tout, à Thomas, son frère dont elle cite un vers de la tragédie *Le Comte d'Essex* à son père, comme une sobre consolation : « Le crime fait la honte, et non pas l'échafaud. » On n'en saura guère plus sur cette moderne héroïne de Plutarque, masquée par sa légende.

En avocat scrupuleux – et en admirateur discret – Jean-Denis Bredin tente toutefois de défaire l'écheveau, de suivre parallèlement la jeune femme et l'homme qu'elle va abattre. Avec un sens de la dramaturgie qui cède le pas à l'archive nue dès lors que les pièces de l'affaire, interrogatoires et procès, donnent à entendre la voix si envoûtante de Charlotte elle-même. Sa calme dignité, sa rigueur sans faille et son scrupuleux souci de n'entraîner personne dans son sillage – seule instigatrice, elle entend être seule coupable : « On ne meurt qu'une fois, et ce qui me rassure contre les horreurs de notre situation, c'est que personne ne perdra en me perdant » – donnent un tour héroïque à une audience dont elle pensait faire l'économie, sûre d'être mise en pièces par les monstres qui soutenaient Marat. Par chance pour l'historien, le dossier existe – et Jean-Denis Bredin livre en annexes un passionnant corpus. Sans que le mystère de l'ange criminel soit dissipé.

PHILIPPE-JEAN CATINCHI

Un petit essai stimulant de Reynald Abad revient sur un étonnant épisode de la Révolution

La carpe et le révolutionnaire

LA CONJURATION CONTRE LES CARPES
Enquête sur les origines du décret de dessèchement des étangs du 14 frimaire an II de Reynald Abad

Fayard, 200 p., 20 €.

Le saviez-vous ? La carpe aussi est un animal politique. D'autant que cet inoffensif et silencieux poisson de rivière, dont le héron de la Fable lui-même ne voulait pas pour son déjeuner, fait en Révolution une entrée pour le moins fracassante. Le 1^{er} décembre 1793, à la Convention, Danton en personne s'en déclare l'adversaire irréductible et l'élimine des étangs d'une phrase assassine qui pour être devenue célèbre n'en reste pas moins énigmatique : « Nous sommes tous de la conjuration contre les carpes et nous aimons mieux le règne des moutons. »

De quoi s'agit-il au juste ? Deux jours

plus tard, sur une proposition de Bourdon de l'Oise, la Convention votait un décret ordonnant le dessèchement de l'intégralité des étangs de la République dans un délai de deux mois. À la fin de 1793, la République en guerre a plus besoin de blés et de fourrages pour nourrir son armée que de poissons !

Vestiges honteux
En dépit des apparences, cette décision pour le moins drastique est loin d'être anecdotique. Reynald Abad, qui mène l'enquête avec intelligence et humour, relève qu'il existe pas moins de 14 275 étangs en France à cette époque sur une surface correspondante d'environ 145 000 hectares... et beaucoup plus de propriétaires encore, en raison de droits très anciens hérités des particularités techniques de l'exploitation piscicole des étangs qui distinguent les possesseurs du sol (l'assec) de ceux de l'eau (l'évolage), sans parler de la complexité des droits coutumiers et d'usages des

berges des étangs : pacage des animaux, etc. L'intérêt de ce petit livre se rapportant à un grand sujet est de montrer s'il en était encore besoin, à travers une étude de cas, l'ancrage de la Révolution dans le XVIII^e siècle des Lumières.

Car tout commence par un concours lancé dans les années 1770 par l'Académie de Lyon sur l'utilité des étangs. Toutes les questions propres au débat des Lumières y sont abordées : l'hygiène et la salubrité publiques, la démographie, les mérites économiques comparés de l'agriculture et de la pisciculture. Ce n'est qu'après 1789 que le débat évolue et prend une tournure nettement plus politique. Tandis que l'on guillotine certains des agronomes distingués qui avaient jusqu'alors docilement – et sagement – débattu de la question, à Paris, au nom de l'urgence et de la volonté générale, la carpe devient vite contre-révolutionnaire et les étangs autant de vestiges honteux hérités d'une France féodale obscure et dégénérée. Quitte à

confondre allégrement étangs et marais, quitte à user très libéralement de l'article 17 des droits de l'homme et du citoyen qui consacre l'inviolabilité de la propriété et à ne pas se poser la question de la viabilité économique de l'opération : degré de fertilité des terres asséchées, manque à gagner des revenus piscicoles, indemnisation. Mais peu importe, le processus qui aboutit à ce décret de décembre 1793 a surtout le mérite de confronter la réalité révolutionnaire à des questions aussi graves et diverses que le dirigisme économique, l'intérêt général, la réinvention « légale » du processus d'expropriation en France.

Ce petit essai stimulant de Reynald Abad a donc tous les mérites, et surtout celui de clarifier les logiques d'affrontements révolutionnaires qui font brutalement basculer un débat jusqu'alors dominé par la complexité, le raisonnement et le doute du côté des certitudes, de l'uniformité et de l'intérêt politique. ■

EMMANUEL DE WARESQUIEL

Vertige de la sauvagerie

Rencontrer un enfant sauvage exigeait autrefois des circonstances exceptionnelles. Guerres, massacres, cataclysmes, épidémies, naufrages, contrées désertes... au minimum. Il fallait aussi des animaux secourables, capables de recueillir un petit d'homme à l'abandon, et lui permettant de survivre. On signale des chèvres, loups, ours, singes, mais aussi des porcs et des chiens, entre autres. La suite demeure une énigme : un être vivant survit, grandit, apprend à chasser, à s'enfuir, à se cacher, qui n'est ni tout à fait humain ni entièrement animal.

Quand on le découvre, par hasard, après des années d'errance et de bestialité quotidiennes, ses comportements semblent presque sans rapport avec les nôtres. Dans cet humain qui n'a pu devenir notre semblable, nous percevons notre image comme de biais, révélée et déformée à la fois. Ses facultés sont différentes, les unes exacerbées (flair, vision nocturne), les autres inhibées (sensibilité au froid et au chaud). surtout, certaines

capacités essentiellement humaines, comme l'apprentissage de la langue, semblent perdues faute d'avoir été activées.

Il existe une multitude de récits traitant de ces êtres des confins. On en dénombre plus d'une centaine, depuis la première mention, au VI^e siècle de notre ère, d'un enfant élevé par une chèvre pendant les invasions barbares en Italie jusqu'à la découverte, en 2001, d'un garçon recueilli durant deux ans par des chiens dans la montagne chilienne. Entre-temps, le périple chemine notamment par la Saxe du XIII^e siècle, la Norvège, le Danemark, l'Inde ou Tahiti. Aux cas d'enfants élevés par des animaux peuvent s'ajouter d'autres figures d'ensauvagement : garçons ou filles cloîtrés, grandissant coupés du monde, adultes naufragés, survivant seuls des années et perdant figure humaine. Du moins, d'après ce qu'on en dit. Car ce qui intéresse l'anthropologue est moins la réalité, inaccessible, que l'organisation de l'imaginaire. Des organistes marquent ces descriptions :

nudité, peau sombre, agressivité, nourritures crues. Plus instructive encore est l'évolution de cette représentation de la sauvagerie.

L'intérêt majeur du beau travail de Lucienne Strivay réside en effet dans la mise en lumière du changement affectant l'attention portée aux enfants sauvages. Renaissance et Age classique ne voient dans ces trouvailles étranges

CHRONIQUE ROGER-POL DROIT

rien d'autre que curiosités et exceptions monstrueuses. Elles effraient et fascinent à la fois, échappant aux normes, touchant au domaine du démoniaque ou du magique. Mais nul ne songe à les interroger systématiquement pour y découvrir les ressorts de la nature humaine et les mystères de l'origine. Il faut attendre les Lumières pour voir s'organiser un tel projet. Sous le Directoire et l'Empire,

le docteur Jean Itard consacre des années à observer le fameux Victor de l'Aveyron. De ce sujet d'observation sans pareil, il attend des clés pour comprendre la civilisation, le langage, l'esprit humain, les mécanismes essentiels de ce que nous sommes. Lucienne Strivay s'attache à ce moment où le regard change, sous l'effet d'une profonde et souterraine réorganisation de l'ensemble des savoirs.

L'entreprise évoque, en ce sens, celle de Michel Foucault. Elle s'en éloigne pourtant par une tonalité plus rêveuse, empreinte d'un charme particulier. Il y a dans les meilleures pages comme une poésie estompée, une aquarelle descriptive très singulière. Comme si ces êtres dits sauvages, toujours à la limite (des bois, du monde humain, du représentable) étaient aussi au bord du dicible, fugitivement dépeints, aussitôt enfuis.

Aujourd'hui, sans doute voyons-nous autrement cette figure de l'enfant sauvage. Il y a longtemps que nous ne la scrutons plus comme si elle recelait tous les secrets de l'animal

parlant-pensant. Sans doute y a-t-il moins de possibilités pour de telles aventures. La sauvagerie, dans la nature, se réduit. Peut-être devient-elle aussi bien plus proche, et plus intérieure. Car les monstruosité massives du XX^e siècle ont montré que le bestial et l'inhumain ne sont pas des raretés improbables. On les voit, au contraire, surgir de la banalité la plus civilisée. Nous avons désormais ce terrible savoir : n'importe qui, ou presque, peut franchir les limites de l'humanité sans difficulté apparente. Aucune circonstance extraordinaire n'est plus impérativement requise. Nous sommes tous, désormais, des enfants sauvages en puissance. Très peu nous sépare de ce dehors au-dedans de nous-même. Et la fragilité de la frontière donne le vertige. ■

ENFANTS SAUVAGES Approches anthropologiques

de Lucienne Strivay.
Gallimard. « Bibliothèque des sciences humaines », 460 p., 25 €.

Zombies, vampires et maisons hantées... Le roman d'horreur est de retour

Variations sur l'effroi

CELLULAIRE

(Cell)
de Stephen King.Traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par William Olivier Desmond,
Albin Michel, 406 p., 22 €.

L'HISTORIENNE ET DRAKULA

(The Historian)
d'Elizabeth Kostova.Traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Evelyne Jouve,
Ed. XO, deux tomes, 492 p. et 508 p.,
14,90 € chaque.

NÉCROMANCIEN

(Necromancer)
de Robert Holdstock.Traduit de l'anglais par
Sandra Kazourian, Mnémos « Icares »,
448 p., 23 €.

Les hasards de l'édition font que le lecteur pourrait croire au retour en force du roman d'horreur, suite à la sortie de plusieurs ouvrages relevant de ce genre assez polymorphe. A tout seigneur, tout honneur : il convient de commencer par le nouveau roman de Stephen King, qui répond parfaitement aux critères de définition du genre : l'utilisation d'un thème classique du fantastique – celui des zombies – renouvelée par un

contexte éminemment contemporain. La contemporanéité s'exprime ici par le biais du téléphone portable. C'est en effet l'objet utilisé par d'énigmatiques (ils le resteront jusqu'au mot fin) « terroristes » pour transformer une part de la population américaine en zombies.

Stephen King utilise la métaphore du disque dur de l'ordinateur pour expliquer les conséquences de ce phénomène mystérieux, qu'on a appelé « l'Impulsion », et qui a affecté tous ceux qui étaient au téléphone quand il s'est produit... Le héros de *Cellulaire* est un dessinateur de BD qui se trouve à Boston, loin de chez lui, quand l'Impulsion déclenche une épidémie de folie et de massacres. Il n'a plus dès lors qu'une seule idée : rejoindre son fils et le mettre à l'abri de cette explosion de violence. Va alors débiter, pour lui et les compagnons qui choisiront de l'accompagner, une longue pégrination semée de périls, face aux pouvoirs grandissants de ceux qu'on appelle désormais les « pho-nistes » et dont le leader mérite bien son surnom de « Dépenaillé »...

Science du récit

On est frappé, une fois encore, par la science du récit de Stephen King. Saisis par l'irruption brutale de la catastrophe dans les toutes premières pages, il nous est impossible d'abandonner les personnages avant la fin, d'ailleurs ouverte, de ce roman haletant au goût prononcé d'apocalypse.

Elizabeth Kostova se livre également à une véritable performance en reprenant, après bien d'autres, le personnage de Dracula et en nous faisant la brillante démonstration qu'il y a des manières inédites de l'aborder, de le revisiter. Pour cela, elle s'est appuyée sur le personnage historique de Vlad Tepes l'empereur, qui a donné naissance à la légende de Dracula, et sur les superstitions locales concernant la figure du vampire. Mais, dès le début du roman, elle fait déclarer à l'un de ses personnages, un professeur d'université qu'on ne peut guère suspecter de raconter n'importe quoi, que dans les années 1930, époque à laquelle il menait à Istanbul certaines recherches, il avait acquis la certitude que Dracula était vivant...

S'ensuit alors le récit d'une longue enquête, menée sur les traces de ce professeur, qui a disparu dans des circonstances étranges. Enquête qui amène un homme à faire la connaissance de celle qui allait être la mère de sa fille, une jeune Roumaine au caractère bien trempé, qui le conduira à Istanbul, puis dans plusieurs pays du bloc communiste, par le biais d'une sorte de jeu de piste. Le roman d'Elizabeth Kostova, fascinant d'érudition dispensée sans qu'elle ne se fasse jamais trop pesante, est d'une certaine complexité. Mais le lecteur ne perd jamais le fil de la narration, qui conduit à une confrontation explosive.

Quant à *Nécromancien*, c'est un roman déjà ancien de Robert Holdstock



STANISLAS BOUVIER

(il date de 1978), traduit pour la première fois en France, qui aborde sur le registre du roman d'horreur un thème qui visiblement obsède l'auteur et qu'il a déjà traité par d'autres biais : la rémanence d'un passé lointain jusqu'à l'époque actuelle, conjuguée d'ailleurs au pouvoir des signes. Une église en ruine hantée, une femme qui ne l'est pas

moins par une idée « folle », un archéologue fasciné par le secret des mégalithes, une entité maléfique emprisonnée qui ne demande qu'à s'évader. Tels sont les ingrédients de ce thriller occulte qui, s'il n'est pas le meilleur roman de Robert Holdstock, n'en est pas moins une œuvre intéressante. ■

JACQUES BAUDOU

Deux titres emblématiques du « Nouveau Space Opera »
Singularity Sky

LA NEF DES FOUS

(Ship Of Fools)
de Richard Paul Russo.Traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Patrick Dusoulier,
éd. du Béal 416 p., 22 €.

CRÉPUSCULE D'ACIER

(Singularity Sky)
de Charles Stross.Traduit de l'anglais
par Xavier Spinat,
éd. Mnémos, « Icares SF »,
420 p., 22,50 €.

Dans *Science-fiction 2006*, l'anthologie annuelle des éditions Bragelonne, qui contient quelques nouvelles de la plus belle eau – « Continuum », de James Lovegrove, « Les Rémoras » de Robert Reed, ou « Le Front de l'humanité », de Ken MacLeod – Jean-Claude Dunyach signe un essai sur le « Nouveau Space Opera » ou NSO, dont il détaille ce qui le différencie du space opera classique. L'une des caractéristiques, écrit-il, est que « les extraterrestres sont différents. Ils sont souvent incompréhensibles ».

C'est incontestablement le cas dans *La Nef des fous*, de Richard Paul Russo, qui a obtenu le prix Philip K. Dick en 2001 et qui traite le thème du contact avec l'alien de manière biaisée et originale. Après avoir découvert sur la planète Antioche des colonies dévastées, l'équipage d'une arche stellaire, l'*Argonos*, croise la route d'un gigantesque vaisseau spatial extraterrestre qui semble totalement désert, et en entreprend l'exploration. Jusqu'à ce qu'une vieille femme, survivante des massacres d'Antioche, soit retrouvée dans un recoin du navire et ramenée sur l'*Argonos*. Mais Bartolomeo Aguilera, le responsable des équipes d'exploration, va faire une découverte qui éclairera d'un jour cruel les intentions de ces énigmatiques extraterrestres. Cette passionnante confrontation d'un groupe humain à une race indéchiffrable se double d'une réflexion subtile.

Guerre interstellaire

Dunyach affirme aussi que le NSO fait souvent usage du concept de « singularité ». Un exemple probant est donné par le très curieux *Crépuscule d'acier*.

Curieux parce que l'auteur, Charles Stross, greffe sur le thème d'une invasion non pas extraterrestre mais extrahumaine – le peuple, ou plutôt la civilisation, qui s'y livre répond au nom insolite de Le Festival –, celui de la préparation d'une guerre interstellaire qui se conclut par une déroute, ainsi que la description d'un empire galactique inspiré de l'empire austro-hongrois.

Un parfum d'uchronie baigne l'intrigue, qui fait la part belle à deux agents secrets servant deux puissances différentes. L'une d'elles, le mystérieux Eschaton, est, nous dit Dunyach, une singularité « des plus radicales », une « divinité » engendrée par l'humanité : elle conserve à l'issue du roman un caractère énigmatique qu'une suite à paraître devrait dissiper. Quoiqu'il en soit, ce *Crépuscule d'acier* confirme, après *Le bureau des atrocités* où se décelait le même goût pour les fastes troubles de l'espionnage, que Charles Stross est un auteur de première importance, adepte d'une science-fiction composite, originale et d'une redoutable efficacité. ■

JACQUES BAUDOU

Les mémoires d'éditeur de Jacques Sadoul
Un pionnier de la SF françaiseC'EST DANS LA POCHE !
de Jacques Sadoul.

Ed. Bragelonne 208 p., 17 €.

Jacques Sadoul, qui fut longtemps le directeur littéraire de J'ai lu, vient de publier sous ce titre allégre ses mémoires d'éditeur, et accessoirement d'auteur. L'incipit : « Je suis né en octobre 1956 à l'âge de 22 ans », affiche assez bien la tonalité générale des souvenirs égrenés : il s'agit d'une évocation amusée d'une carrière fertile en rencontres, qui vaut tout autant par les anecdotes rapportées que par le regard distancié porté sur le métier d'éditeur.

Le lecteur de science-fiction s'y plongera avec délices, car Jacques Sadoul a été l'un des plus importants éditeurs du genre en France. Il fut à l'initiative de la collection du « Club du livre d'anticipation », le CLA. « Aux éditions Opta, qui publiaient Fiction, Mystère magazine et Hitchcock magazine, existait déjà le Club du livre policier, une collection vendue par correspondance et vivant de manière très honorable. J'avais par ailleurs le désir de publier les

suites de romans parus au "Rayon fantastique" qui étaient restées inédites : les suites du Fondation d'Asimov, celle des Armureries d'Isher de Van Vogt, Les Fabricants d'armes, etc. J'ai convaincu Maurice Renault, le directeur d'Opta, de les publier dans des volumes analogues au CLP. Le succès a été immédiat. »

Titres inédits

Jacques Sadoul a été aussi le premier éditeur à publier de la SF dans une collection de poche. « J'ai persuadé Frédéric Ditis qu'on pouvait vendre de la SF chez J'ai lu en me fondant sur le fait que lui-même en avait publié dans sa collection "La Chouette", et que ces titres s'étaient aussi bien vendus que les romans policiers avec qui ils voisinaient... Il a alors accepté l'expérience. Dès la première année, je lui ai signalé que certains ouvrages importants du genre n'avaient pas été traduits. Il a accepté, si la collection marchait convenablement, qu'on y glisse quelques titres inédits. Mais en s'abstenant de faire de la publicité à ce sujet : nous fonctionnions en reprenant des titres de grands éditeurs français et il ne fallait pas

que ceux-ci soient amenés à nous considérer comme des concurrents... »

C'est au sein de cette collection de SF que Jacques Bergier a fait paraître une série d'anthologies. « J'avais acquis la collection de "pulp" de Georges Gallet et j'ai pensé qu'il serait intéressant de faire connaître au public français le meilleur de ces textes. J'ai effectué la sélection à partir de trois sources : les nouvelles préférées des lecteurs de ces revues indiquées dans les référentiels organisés systématiquement par ces dernières, les nouvelles que mon ami Jacques Bergier me signalait car elles étaient restées gravées dans son souvenir et celles que je repérais moi-même, attiré par le nom de l'auteur, un petit résumé ou une illustration. »

Quand on lui parle des temps héroïques de la Balance, librairie autour de laquelle s'est constitué le premier « noyau dur » de la SF française, il rétorque que les vrais pionniers ont été Georges Gallet ou Stephen Spriell, et rapporte ce mot de Gallet : « Vous habitez la maison que j'ai bâtie... » ■

JACQUES BAUDOU

ZOOM



MALPERTUIS

de Jean Ray
L'heureuse réédition,
chez Labor,
de ce chef-d'œuvre du roman fantastique

oblige à poser une question cruciale. Comment se fait-il que l'œuvre de celui qui est sans conteste le plus grand écrivain fantastique de langue française du XX^e siècle ne soit pas accessible, sinon dans sa totalité, du moins avec l'ensemble de ses fleurons, des *Contes du whisky* aux *Contes noirs du golf*, au lecteur de 2006 ? Ceux qui ont connu la merveilleuse floraison des « Marabout fantastique » ne peuvent que le regretter. On

n'en applaudira donc que plus le travail effectué par l'Amicale Jean Ray, association internationale. Après un roman policier resté inédit, *La Malédiction des vieilles demeures*, l'Amicale vient de publier un volumineux recueil des textes parus dans le *Journal de Gand* : nouvelles, chroniques qui dévoilent des centres d'intérêt d'une grande variété. Les chroniques méritent tout particulièrement attention. Jean Ray y démontre son goût pour les littératures de l'imaginaire, avoue son attachement pour les contes de fées et Sherlock Holmes, qualifie *Gaspard des montagnes* de « plus joli roman d'amour et d'aventures » et célèbre à propos d'H. H. Ewers le « culte de la peur ». (Contact : Arnaud Huftier, 45, rue de la Citadelle, Valenciennes, 59 300). J. Ba. Labor, « Espace Nord », 288 p., 9 €.

ADIEUX ET RETROUVAILLES

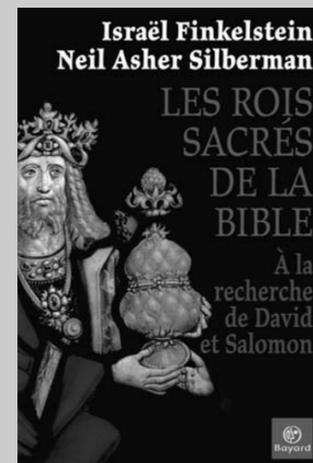
de Robin Hobb
Avec ce volume s'achève le deuxième cycle de *L'Assassin royal*. Quand commence ce volume, la femme pâle est vaincue et Glasfeu, le dragon prisonnier des glaces, s'est envolé : le temps fort de l'intrigue est passé. Après la bataille, il faut le temps que les choses reprennent leur cours normal. Mais Fitzchevalerie ne peut rester dans l'incertitude quant au sort de son ami le Fou, et c'est seul qu'il partira à sa recherche. Puis viendra enfin pour lui le temps de l'apaisement et des retrouvailles, qu'il lui faudra négocier prudemment. Rien d'épique dans ce dernier tome, et pourtant sa lecture passionne... Robin Hobb est également au sommaire de l'anthologie *Légendes de la fantasy II* (Pygmalion) avec une nouvelle, « Retour au pays », située dans

l'univers des « Aventuriers de la mer » qui vaut à elle seule l'achat du livre, mais écrase littéralement tous les autres textes du volume.

J. Ba.
Traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Arnaud Mousnier-Lompré,
Pygmalion 316 p., 21,50 €.

LE PAIN ÉTERNEL

d'Alexandre Belaiev
Belaiev fut l'un des grands auteurs de la SF soviétique des années 1920-1930. On peut le vérifier dans ce joli volume, qui regroupe quatre nouvelles. La première, qui donne son titre au recueil, est un conte philosophique très réussi, dans laquelle l'invention science-fictionnelle joue le rôle d'un cruel révélateur. Dans la quatrième, l'auteur jongle de façon presque burlesque avec le temps. Pour goûter une S-F différente... J. Ba.
Langues et mondes,
« Bilingues », 316 p., 16 €.

PAR LES AUTEURS
DE LA BIBLE
DÉVOILÉE

24 €

Israël FINKELSTEIN et Neil SILBERMAN
Les rois sacrés de la Bible
À la recherche de David et Salomon

ZOOM



DIS PAS ÇA
de Lydie Salvayre et Serge Teyssot-Gay
Salvayre poursuit l'aventure entamée en 2002 avec

Contre : joindre littérature et musique. A l'invitation de France Culture, elle donna en juillet 2004 en Avignon un « concert-lecture » qui fut repris en France et à l'étranger. C'est accompagnée par Serge Teyssot-Gay (voix et guitare), Jean-Paul Roy (clavier, samples) et Marc Sens (guitare) qu'elle a lu ce nouveau cri d'insurrection, dix paysages sonores sur le pouvoir des vrais mots, la vie de chien qu'on nous fait mener, les actes de foi factices, les peurs qu'on nous inculque. « Pour lire un CD, il fallait un lecteur. C'est encore plus vrai aujourd'hui », dit malicieusement l'éditeur Bernard Wallet, qui joint au livre sa version sonore. *J.-L. D. Verticales/Phase 2. « Minimales », 58 p., 14,50 €.*

DU MONDE ENTIER AU CŒUR DU MONDE. Poésies complètes

de Blaise Cendrars
Fredy Sauser est né écrivain sous le nom de Blaise Cendrars dans la dérédiction des « Pâques à New York » de 1912. Cet enchanteur protéiforme d'une réalité subjuguée « a voulu être celui par qui la modernité arrive – comme un scandale permanent », relève Claude Leroy. Adeptes de la devise nervalienne, « Je suis l'autre », Cendrars entendait « vivre la poésie avant de l'écrire ». 1912-1924, douze ans d'intenses pérégrinations sur les fronts de la modernité. Lyrisme écorché vif et désolé des « Pâques » ; fresque mouvante de la « Prose du transsibérien » ; désarticulation des « Poèmes élastiques » ; minimalisme des « Feuilles de route »... Ce volume reproduit la dernière édition revue par l'auteur en 1957, augmentée de plusieurs poèmes retrouvés. *Val. C.* Édition établie et introduite par Claude Leroy, préface de Paul Morand. Gallimard, « Poésie », 432 p., 8,50 €.

Une « comédie humaine » née d'un microcosme, témoignage unique sur la vie provinciale au XX^e siècle
Ce diable de Jouhandeau

Le titre que Richard Millet donne à sa préface, « Une figure de l'Enfer », me remet en mémoire la réflexion d'un ami : « Jouhandeau ? C'est Satan cet homme-là ! » Il le disait avec un tel mélange d'admiration pour l'écrivain et de défiance pour l'homme que j'écrivais à Satan. Qui me répond. « Si un jour, vous avez le désir de me voir, appelez 967 22 56 et je vous indiquerai de vive voix l'itinéraire du pèlerinage. » J'appelle. Et j'arrive.

Vêtu de noir, debout près d'une volumineuse édition de la Bible, une colombe venant vers lui, c'est ma première image de Belzébuth. J'ai peu parlé, beaucoup écouté, deux heures sont passées. Plus ou moins espacé, l'échange de lettres marquant des jalons, les pèlerinages se succèdent. Elise, que j'ai peine à imaginer en danseuse Caryathis, m'ouvre la porte, à la fois aimable et revêche, me dit deux mots sur ses poules. Au premier étage, poignée de mains, ma place près de la fenêtre, d'emblée la conversation qu'interrompt une pause musicale quand, à l'harmonium, il joue Bach.

C'est bientôt un rituel. D'année en année, tout fait thème. *Léonora ou les dangers de la vertu*, montée par

CHAMINADOUR
de Marcel Jouhandeau.

Dirigé et préfacé par Richard Millet, Gallimard, « Quarto », 1 540 p., 29,90 €.

Raymond Jérôme au Théâtre des Mathurins, un échec – « si on ne m'applaudit pas, je m'applaudis moi-même » ; mon mariage, le sien ; les éditeurs et les débutants – « Plon se mord les doigts d'avoir refusé mon premier écrit » ; éloges pour certains confrères, coups de griffes pour d'autres, cible privilégiée, Mauriac, « cette vipère qui a fait sa première communion et dont je me réjouis d'écraser la queue » ; les amours de Céline, sa fille adoptive, et son mariage « avec un garçon merveilleux (...) il fait son service militaire. Il a déjeuné à la maison aujourd'hui. Dans le civil, il est éleveur de chevaux » ; le souvenir d'un ami tué aux Eparges en 1914 – et je sens qu'il préfère parler de 14-18 plutôt que de 39-45 ; des anecdotes dont les acteurs sont sa mère, son père, des voi-



Marcel Jouhandeau (1973). EDOUARD BOUBAT/RAPHO.

sins de la boucherie natale... dans la petite pièce de Rueil, je suis à Chaminadour.

Elle est dans le même pensionnat que Jeanne, la sœur de Marcel Jouhandeau, elle a pour prénom Joséphine et son nom, Chaminadour, entre dans l'histoire de la littérature quand, choi-

sissant ce patronyme pour Guéret, la ville prend place.

De *La Jeunesse de Théophile* (1921) à *Descente aux Enfers* (1963) l'œuvre de Jouhandeau fait d'un microcosme le centre d'une « Comédie humaine » qui est aussi un témoignage unique sur la vie de province au XX^e siècle, une biogra-

graphie aux mille personnages, et une autobiographie. L'auteur transparaît sous les traits de Théophile, l'enfant qui aime « à se rêver lui-même dans un livre de l'histoire future », de Juste Binche, l'adolescent qui supporte « mal que le nombre infini des "possibles" lui soit refusé », de Godeau, qui professe que « Dieu est le plus parfait jouet d'un homme d'esprit, – qui le prend et le laisse, quand il veut ».

« Troupeau de rêves »

Cœur de l'œuvre et lieu où, comme Binche, Jouhandeau promena « ça et là son troupeau de rêves », Chaminadour, en transfigurant un chef-lieu de département, est devenu un monument littéraire fait de contes, de légendes, de nouvelles, d'aphorismes, un ensemble qui n'a d'hétéroclite que l'apparence. On ne peut qu'admirer l'unité qui ressort de tant de sujets disparates marqués du même sceau.

L'apparition de Chaminadour dans la littérature avec *La Jeunesse de Théophile*, laisserait à penser que Jouhandeau, né en 1888, a commencé son immense fresque vers l'âge de 30 ans, mais il en a tout juste 18 et prépare son baccalauréat au lycée de Guéret, quand il commence à accumuler des notes sur les habitants de sa ville. Ils n'en seront pas toujours flattés, ce qui lui fera dire, avec sa malignité plus amusée que perfide : « Si mes personnages ressemblent tellement à leurs modèles que ces derniers s'en fâchent (...) le reproche qu'on me fait ne s'adresserait qu'à Dieu. » Reste que s'il est délicat paysagiste pour décrire la campagne creusoise avec douceur et tendresse dans le vocabulaire, le portraitiste peint le plus souvent au couteau et, malgré les noms qu'il leur invente, les modèles, bien que devenus personnages comme d'un roman, n'ont guère de mal à se reconnaître.

Au-delà des années et des acrimonies, les voici réunis en un volume, invitation à un voyage exceptionnel dans l'espace et le temps. Une œuvre de cette ampleur ne peut susciter l'émerveillement à chaque paragraphe, mais le talent y est en permanence avec, le plus souvent, des pépites de génie, tant dans l'art de l'observation que dans la maîtrise d'une écriture qui garde sa force et son charme. ■

PIERRE-ROBERT LECLERCQ

Patrik Ourednik brosse une fable drôle et acerbe sur l'utopie libertaire
Fraternité chérie

Après le succès de son premier livre, *Europeana*, une loufoque et brillantissime histoire du XX^e siècle publiée chez Allia il y a deux ans et déjà vendue dans une vingtaine de pays, Patrik Ourednik s'est imposé à 50 ans comme un écrivain aussi original que talentueux. Né à Prague, exilé à Paris depuis 1984, il était jusque-là reconnu pour ses traductions – la dernière, celle du journal de Jan Zabrana, *Toute une vie* (Allia, 2005), ayant fait découvrir au lecteur français un chef-d'œuvre de la littérature tchèque. Avec *Instant propice*, 1855, Patrik Ourednik nous plonge cette fois au cœur des utopies libertaires du XIX^e siècle.

Cette fable drôle et acerbe s'ouvre ainsi sur la lettre d'un anarchiste qui, après des études de philosophie en Europe, raconte comment il fonda au Brésil une communauté expérimentale où devait s'épanouir la société parfaite. En théorie, un projet grandiose. Parmi ses très judicieux principes : redonner d'urgence la liberté aux femmes. « Si je pouvais débarrasser l'humanité d'une seule de ses calamités, sauterelles, religion, choléra, peste, propriété privée, guerres, gouvernements, parlements ou éveilleurs de la nation, je choiserais le mariage – source d'asservissement, d'hypocrisie et de bêtise », s'exclame le narrateur. Une belle promesse qui, comme on s'en doute,

ne résistera guère à la pratique ! Très vite, en effet, une série de maladies bien connues vont s'abattre sur « la colonie Fratemitas » : suspension des libertés, jalousie, espionnage, alcoolisme, vols, etc. Maniant de main de maître le même humour dévastateur que dans *Europeana*, l'auteur décrit dès lors la façon dont les compagnons et compagnonnes de cette cité idéale vont peu à peu recréer l'ensemble des conformismes et des préjugés de la société qu'ils rejettent.

Première complication : « Gorand a dit que le communisme c'est l'amour, mais pas comme l'entendent les Italiens et les anarchistes. » Or à Fratemitas, la plupart des Italiens sont des anarchistes et la plupart des Français des communistes, si bien qu'ils passent leur temps à convoquer des réunions. Mais il y a aussi ceux qui les boycottent, convaincus que le communisme « cherche seulement à commander les gens tout le temps ». Et encore serait-ce sans compter avec les « égaritaristes »... D'où des débats sans fin pour savoir s'il faut ou non intégrer les « nègres humiliés » et autres discussions non moins byzantines sur la meilleure manière de réaliser un ordre juste, monsieur Mangin étant d'avis que « tout cela rappelle plutôt l'âge de pierre où les gens se groupaient en fonction d'intérêts communs, sauf que ces intérêts n'étaient

jamais communs avec ceux des autres groupes d'intérêts ». En outre, les groupes à Fratemitas changent tous les jours, car dès que deux personnes commencent à dire du mal d'une troisième, cela forme un nouveau groupe d'intérêts...

Rien, toutefois, comparé aux clivages renaissants entre Slaves et Hongrois, les premiers s'évertuant à expliquer « qu'ils ne sont pas des Magyars, mais des Slovaques, et que les Magyars ne sont pas des Slaves, mais des usurpateurs »... Et Dieu ? Les uns disent que « l'être suprême est un gros pâté dans le cahier de ceux qui n'ont pas appris à penser ». Argument ou métaphore ? On pencherait plutôt du côté de Decio qui admet que seul le « li » le tente dans la religion, à condition qu'on y ajoute un « t »...

La morale de cette réjouissante satire qui ne cesse en vérité de nous parler du monde contemporain ? Elle tient sans doute dans cette remarque – à méditer – selon laquelle « les gens qui se croient libre ne tombent jamais d'accord entre eux, alors que les gens qui ne se croient pas libre tombent presque toujours d'accord sur tout ». Un bel hommage à l'utopie libertaire malgré tout. Ou quand un récit de 158 pages vaut de loin autant de traités de science politique sur le même thème. ■

ALEXANDRA LAIGNEL-LAVASTINE

À NOS LECTEURS

La liste des parutions des livres au format poche du mois d'avril est disponible sur le site www.lemonde.fr/livres : cliquer sur pratique, ensuite Livres et dans Catalogue cliquer sur Livraisons poches.

Les trois romans autobiographiques de Jules Vallès
La révolte et la vérité

L'ENFANT, LE BACHELIER, L'INSURGÉ
de Jules Vallès.

Préface de Michel Ragon, Omnibus, 784 p., 25 €.

Ça ressemble à ces eaux bloquées par les barrages. Sous la surface lisse, le flux est aboli. Mais ce qui est contenu attend la cataracte. Des années de lézardes. La pression ouvre une brèche. Tout sera balayé.

Quand Jules Vallès publie *L'Enfant* en 1879, il a 47 ans. Sa révolte a depuis longtemps emporté et libéré sa vie. Mais il lui a fallu une volonté patiente. Et une incroyable envie d'exister. A quel prix... Humiliations et châtiments physiques. L'ambition sociale de ses parents le conduisait vers une carrière morne. Il est devenu journaliste. On l'a emprisonné plusieurs fois pour ses idées.

Ce premier volume de son autobiographie romancée, qui se poursuit avec *Le Bachelier* et *L'Insurgé*, est paru en feuilleton l'année précédente dans *Le Siècle*, sous pseudonyme. Car Vallès, élu de la Commune, est proscrit depuis bientôt huit ans. Condamné à mort par contumace. Resté jusqu'au bout alors que les Versaillais s'emparaient de la capitale, il est parvenu à fuir la répression sanglante. Il vit maintenant à Londres. C'est à son ami Hector Malot, l'auteur de *Sans famille*, qu'il a confié le manuscrit de *L'Enfant*, écrit en 1876. Le roman s'appelle encore *Vingtras*, du nom du narrateur qui lui ressemble comme un frère.

« A tous ceux qui crevèrent d'ennui au collège ou qu'on fit pleurer dans leurs familles. Qui, pendant leur enfance

furent tyrannisés par leurs maîtres ou rossés par leurs parents, je dédie ce livre. » Le ton est donné.

Le texte va bien plus loin. Jules Vallès déroule la fresque de ses premières années entre une mère qui le torture et un père qui lui fait payer ses lâchetés et sa médiocrité. Pas une page qui ne bouleverse.

Rébellion mise en actes

On n'est pourtant pas dans le feuilleton qui tire la larme. Si depuis qu'il est petit, Jacques Vingtras est soumis, s'il se débat à peine, il nourrit une rage dans son enfer et se prépare l'avenir qui saura lui ressembler. Rébellion mise en actes. C'est, dans *Le Bachelier*, l'avancée par étapes vers l'engagement politique comme une leçon de cette souffrance qui ne doit pas se répéter pour les autres. Jamais. *L'Insurgé* voit Vingtras sous la Commune. Emporté dans l'immense fédération des douleurs.

Le Bachelier sera édité en 1881, peu après le retour de Vallès en France, permis par la loi d'amnistie. *L'Insurgé* paraîtra en 1886, un an après sa mort. Les livres ne seront pas bien accueillis à l'époque. Ils mettent à bas trop d'idées convenues : l'amour maternel, la famille, les études. La Commune est encore agitée pour faire peur aux braves gens. Il faudra notamment la clairvoyance critique d'un Paul Bourget, pourtant diamétralement opposé aux idées de Vallès, pour que sa voix puisse être vraiment entendue. Aujourd'hui, son écriture de vérité continue de fouiller dans l'intime. Elle nous étire. La révolte a fait de Jules Vallès un très grand écrivain. ■

X. H.



INSTANT PROPICE, 1855 (Prihodna chvíle, 1855)
De Patrik Ourednik.

Traduit du tchèque par Marianne Canavaggio, Allia, 158 p., 6,10 €.

Les vingt ans des éditions Jérôme Millon

Henri Bremond, historien du sentiment religieux, ressuscité

Les éditions Jérôme Millon, fondées en 1985 et installées à Grenoble, fêtent leur vingt années d'existence avec quelques mois de retard mais en grande pompe. Pas de fêtes parisiennes, mais un livre, ce qui est, somme toute, assez logique pour une maison d'édition qui s'intéresse plus à la mystique, à la philosophie et à l'archéologie qu'à l'actualité littéraire. Mais plus qu'un livre, il s'agit en fait d'un monument, qui couronne logiquement un catalogue d'une exceptionnelle cohérence et richesse, notamment grâce à la grande collection « Atopia », dirigée par Claude-Louis Combet.

Le nom d'Henri Bremond (1865-1933), prêtre, jésuite (jusqu'en 1904), historien et académicien français (à partir de 1923), ne parle plus beaucoup à la mémoire.

Proche de l'École d'Oxford et admirateur du cardinal Newman, compromis dans la crise du modernisme, notamment en raison de son amitié avec l'abbé Loisy (mis à l'index puis excommunié en 1908), Bremond est l'auteur d'une œuvre abondante. Plus réformiste et prudent que Loisy, il ne s'exposa pas aux condamnations du Vatican et de la hiérarchie catholique. Ni philosophe ni théologien, sa grande affaire était l'expression littéraire du sentiment religieux – cette notion de « sentiment » étant regardée avec suspicion par les autorités théologiques... Dans les années 1920, il eut un débat avec Paul Valéry autour de la « poésie pure » et des rapports de la prière et de la poésie.

Mais le maître livre du Père Bremond, celui que réédite justement Jérôme Millon, c'est *l'Histoire littéraire du senti-*

ment religieux en France, depuis la fin des guerres de religion jusqu'à nos jours. Le projet était d'une ambition sans doute démesurée et Bremond ne put mener à bien que la première partie de son programme : de 1916 à 1933, parurent seulement onze volumes consacrés au XVIII^e siècle...

Spécialiste de Bremond, Emile Goichot, universitaire à Strasbourg, avait préparé cette nouvelle édition, avant son décès brutal en 2003. Un volume, publié par les mêmes éditions Jérôme Millon et présenté par François Trémolières, rassemble d'ailleurs les études les plus importantes de Goichot sur Bremond (*Henri Bremond, historien de la « faim de Dieu »*, 360 p., 26 €). François Trémolières (avec Jacques Le Brun, Sophie Houdard, Dominique Salin, Pierre-Antoine Fabre, puis Alain Cantillon, Patrick Goujon et François Marxer) a donc mené à son terme cette entreprise. Cinq volumes entièrement recomposés, reliés et grand format (dont un d'index, tables, bibliographies et traduction des citations) sous emboîtement, près de 5 000 pages, des études thématiques sur l'œuvre en guise de préface, les illustrations d'origine, des textes parallèles de Bremond en annexe : ainsi se présente ce qui est plus et mieux qu'une simple réédition (1). Malgré l'aide du Centre national du livre, l'entreprise est héroïque.

Surprenante liberté d'expression

A la différence de Sainte-Beuve, qui avait fait l'histoire de Port-Royal au milieu du XIX^e siècle, Bremond déplace le centre de gravité du siècle et démontre que le jansénisme n'occupe pas fatalement ce centre. Michel de Certeau voyait

en Bremond une « authentique conscience historique », et François Trémolières, au cours d'un colloque récent sur le modernisme (Pontigny, 24-25 mars), a estimé que Bremond avait découvert dans le XVII^e siècle français « quelque chose de la modernité ».

De fait, lorsqu'on se plonge dans cette extraordinaire galerie de portraits d'époque (des grandes figures comme saint François de Sales, Fénelon, Bossuet ou le cardinal Pierre de Bérulle à la foule des personnalités plus cachées, comme Jean-Pierre Camus, sainte Jeanne de Chantal, les Pères de Condren et Ollier, Sœur Jeanne des Anges, Jean-Joseph Surin...), lorsqu'on prend connaissance des péripéties, débats et querelles (sur le « pur amour » par exemple) qui ont marqué ce grand siècle de spiritualité, on prend conscience que l'expérience religieuse rejoint ou croise les questions et les intuitions de la psychologie.

Mais l'œuvre de Bremond est aussi, peut-être surtout un hommage à la littérature – car les deux adjectifs du titre, « religieux » et « littéraire », ont une importance égale. Bremond, non sans précision parfois, s'enchantait et nous enchante de la surprenante liberté d'expression de ces mystiques qui savaient témoigner de leurs expériences avec une langue souvent admirable. Il y a, parmi eux, d'immenses écrivains, parfaitement inconnus. ■

P. K.

(1) Editions Jérôme Millon, 3, place Vaucaanson, 38 000 Grenoble (www.millon.com). Prix de lancement jusqu'au 31 octobre : 200 €, 250 € ensuite.

Les travaux d'écriture des « prétendants »

A mesure qu'approche la date de la prochaine élection présidentielle, les candidats probables – ceux qu'Alain Duhamel appelle « les prétendants » – fourbissent leurs programmes par livre interposé. Passage en revue.

Du côté de Philippe de Villiers (*Les Mosquées de Roissy*, Albin Michel, sortie le 26 avril), et de Marine Le Pen (*A Contre-flot*, Grancher, le 25 avril), on est fin prêts. Corinne Lepage, qui a opté pour le docu-fiction, publie *Et si c'était elle...*, chez Michalon, le 11 mai. Pour leur part, Christine Boutin, François Bayrou et Nicolas Dupont-Aignan en sont encore au stade de l'écriture.

Chez les socialistes, les livres ne vont pas manquer non plus. Jack Lang a déjà publié *Changer* (Plon), *Vaincre le chômage* (Grasset) et *L'Immigration positive* (Odile Jacob, en collaboration avec Hervé Le Bras). Même chose pour Martine Aubry (*Immigration, Comprendre, Construire*, aux Editions de l'Aube). Les

livres de Dominique Strauss-Kahn (*365 jours*, Grasset, le 30 mai) et de François Hollande (*Devoirs de vérité*, dialogue avec Edwy Plenel, Stock, 3 mai) ne vont pas tarder. En revanche, celui, très attendu, de Ségolène Royal (*Désirs d'avenir*, en collaboration avec Pascale Audaudric, Flammarion) est prévu pour septembre. De même pour le livre d'Arnaud Montebourg au titre encore incertain – il a envisagé *Extension du domaine de la gauche* –, lui aussi chez Flammarion.

Deux anciens très proches de Jacques Chirac, Marie-France Garaud (*La Fête des fous, Qui a tué la V^e République ?*, Plon, le 15 mai) et Michel Roussin (*Le Gendarme de Chirac*, Albin Michel, le 4 mai), seront eux aussi de la fête.

Reste le « candidat masqué », Catherine Médicis, qui avait déjà publié *J'arrive*, en octobre 2005. Il récidive avec *On efface tout et on recommence*, toujours chez Michalon, sous le même pseudonyme. Sortie prévue le 28 avril. ■

LAURE DUCOS

L'ÉDITION

LA FOIRE DE LONDRES est l'objet de critiques de plus en plus nombreuses. Après la lettre adressée au *Times* par une douzaine d'écrivains dénonçant l'implication de l'organisateur, Reed Elsevier, dans le commerce de l'armement, les agents littéraires font part de leur mécontentement. Irrités par le nouvel emplacement de la Foire, excentrée à Excel, à l'est de Londres, et par sa mauvaise organisation, ils ont créé un Salon du refus. Situé au cœur de la capitale, au Arts Club – qui fut l'ancien quartier général de Dickens et Kipling –, ce « centre de droits alternatifs » est lancé par Stella

Kane, de l'agence anglaise MBA. Il accueillera agents, scouts et éditeurs de tous pays. « *Sur 60 tables disponibles, 50 ont déjà été vendues pour la Foire 2007* », indique Stella Kane.

PRIX. Le prix Edmée de La Rochefoucauld a été attribué à Blandine Le Callet, pour *Une pièce montée* (Stock). Le prix international Union latine de littératures romanes a été décerné à Frankétienne (éd. Vents d'ailleurs). Le prix Kafka a été remis à Haruki Murakami, pour *Kafka sur le rivage* (Belfond).

Le 500^e volume de « Sources chrétiennes »

Une collection prestigieuse au bord de l'asphyxie

Sources chrétiennes a publié le 24 mars son 500^e volume. Événement symbolique pour lequel a été choisi le très oecuménique traité de Cyprien de Carthage, *L'Unité de l'Eglise*, qui donne l'occasion de mesurer la portée intellectuelle d'une aventure exemplaire.

L'idée lancée à la fin des années 1930 à Lyon par Victor Fontoynt de publier les Pères grecs suscita la méfiance de l'Eglise au point que le projet fut abandonné à la veille de la guerre. Pourtant, en novembre 1942, parut le premier volume des « Sources chrétiennes », la *Vie de Moïse*, de Grégoire de Nysse, dans une traduction de Jean Daniélou. Curieusement, les désordres de la guerre avaient dispensé les fondateurs des démarches qui avaient conduit à l'échec d'avant-guerre. A l'origine de cette relance, les jésuites Henri de Lubac à Lyon et Jean Daniélou à Paris. Et un partenaire inattendu, les Editions du Cerf, fleuron de l'activité des dominicains, rivaux légendaires des jésuites.

L'objectif des fondateurs, donner accès aux Pères grecs pour les clercs et laïcs chrétiens, paraît anodin aujourd'hui, mais suscitait les craintes de la hiérarchie catholique. D'ailleurs, au sortir de la guerre, la collection n'échappa que de justesse à une condamnation pour hétérodoxie, car la mise en avant des Pères grecs paraissait remettre en cause l'enseignement traditionnel de l'Eglise et notamment la scholastique thomiste sur laquelle il se fondait. Donner à lire les Pères grecs, latins et orientaux, inquiétait puisque cela aboutissait à souligner la variété des interprétations anciennes et invitait au pluralisme doctrinal. La méfiance resta tenace, comme en témoigne une allusion à peine voilée de l'encyclique *Humani generis* du 12 août 1950 dirigée contre ceux qui négligent les Encycliques des souverains pontifes « dans le but de faire prévaloir un concept vague qu'ils disent pris aux anciens Pères, spécialement aux Grecs » ; méfiance accrue par le fait que l'on publiait aussi des auteurs qui sen-

taient le soufre, comme Origène. Elle ne s'effaça que progressivement, jusqu'à ce que Vatican II, adepte d'un pluralisme tempéré, reconnaisse la validité du retour aux sources pour mettre en valeur la diversité des approches théologiques et favoriser un renouveau de la pensée chrétienne. « Sources chrétiennes », pont entre culture religieuse et culture profane, avait fourni les bases scientifiques de ce renouveau.

Au service des chercheurs

Après l'éloignement des fondateurs, ce fut un autre jésuite, Claude Mondésert, qui assura la direction véritable, de 1949 à 1984, et qui fit prendre à la collection les virages qui l'ont conduite à devenir la référence dans ce domaine. D'abord en élargissant le champ d'activité à l'ensemble des auteurs chrétiens (latins, orientaux, médiévaux). Ensuite en améliorant sans cesse la qualité des volumes qui devinrent bilingues comme la célèbre « Budé », point de référence explicite. « Sources chrétiennes » s'imposait comme un outil au service des historiens, des philologues, des philosophes autant que des théologiens ou exégètes catholiques.

Parallèlement, le CNRS validait l'entreprise en recrutant Claude Mondésert comme chercheur, puis en accordant à l'Institut des sources chrétiennes le statut d'équipe de recherche (1976) et un soutien financier. Car le succès commercial relatif (jusqu'à 4 000 exemplaires, 2 500 en moyenne) ne pouvait faire vivre l'équipe. Aujourd'hui intégré à la Maison de l'Orient de Lyon-II, témoignant d'une activité sans faiblesse (100 volumes en douze ans), « Sources chrétiennes » est au bord de l'asphyxie financière. Celle que les étrangers nomment la « prestigieuse collection » – épithète quasi homérique – se trouve au bord du dépôt de bilan ! Paradoxe insupportable, comme si l'excellence de la recherche et le dévouement des chercheurs dispensaient l'Etat d'accorder les moyens indispensables. ■

MAURICE SARTRE

AGENDA

LE 18 AVRIL.
BOVE. A Caen, à l'abbaye d'Ardenne, l'IMEC propose une soirée autour d'Emmanuel Bove, en présence de son biographe Jean-Luc Bitton, de Claude Burgelin et Jean-Pierre Darroussin (à 19 h 30, entrée libre, mais réservation conseillée au 02-31-29-52-46).

DU 19 AVRIL AU 21 MAI.
SCHÉHADÉ. A Paris, au Théâtre Molière-Maison de la poésie, mise en scène et montage du dernier recueil de poésies de Georges Schéhadé (1905-1989) : *Le Nageur d'un seul amour*, par Lara Bruhl et Albert Dichy. Interprété par

François Négret et Lara Bruhl (à 19 heures le mercredi, 20 h 30 le jeudi, vendredi, samedi, et 17 heures le dimanche ; salle Lautréamont ; entrée 15 € ; rens. et rés. : 01-44-54-53-00).

LE 20 AVRIL.
LISBONNE. A Paris, au Centre Calouste Gulbenkian, table ronde sur « Le massacre de Lisbonne d'avril 1506 », avec Carsten L. Wilke, Jean Letrouit et Jean-François Viegas, en collaboration avec la Société des études juives (à 18 h 30, 51, avenue d'Iéna, 75016 ; rens. : 01-53-23-93-93 ou www.gulbenkian-paris.org).

LE 24 AVRIL.
BERGOUNIOUX. A Paris, l'association Textes & Voix, les éditions Verdier et Argol organisent une lecture de *Carnets de notes 1980-1990* et *B-17G* de Pierre Bergounioux, par Alain Libolt, en présence de l'auteur (à 20 heures, à Reid Hall, 4, rue de Chevreuse, 75006 (entrée 10 €). Billetterie à la librairie Tschann, 125, boulevard du Montparnasse. Rens. : www.textes-et-voix.asso.fr).

LE 24 AVRIL.
CHATEAUBRIAND. A Paris, dans le cadre des lectures de l'auditorium du Louvre et du

cycle François-René de Chateaubriand, Eric Ruf, de la Comédie-Française, lira des extraits d'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* (à 20 h 30, accès par la Pyramide et les galeries du Carrousel ; réservations : 01-40-20-55-00).

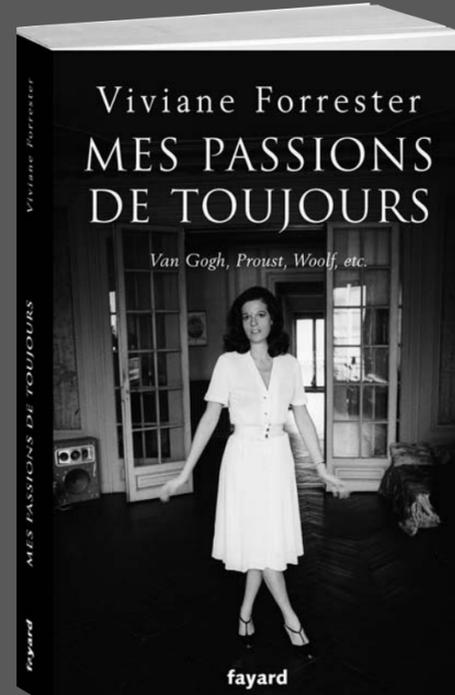
JUSQU'AU 13 JUILLET.
GENET. A Tours (37), au Musée des beaux-arts, l'exposition « Jean Genet et l'art », organisée pour le 20^e anniversaire de la mort de l'écrivain, par la ville de Tours et l'IMEC, mettra l'accent sur les écrits sur l'art de l'auteur entre 1950 et 1960 (rens. : 02-47-05-68-73).

« C'est bien la Viviane Forrester passionnée, passionnante que l'on retrouve dans ces portraits d'artistes. Vous y reconnaîtrez sa pensée en alerte, son cœur tremblant devant l'état du monde, sa plume acérée, son humour, sa colère. »

Catherine David, *Le Nouvel Observateur*

Viviane

Forrester



fayard

Michel Butor

« Traverser les frontières m'aide à voir »

A bientôt 80 ans, l'auteur de « La Modification » voit paraître les deux premiers tomes de ses œuvres complètes. L'occasion de revisiter un parcours littéraire de plus d'un demi-siècle, atypique et foisonnant

Problème : sachant que les deux premiers volumes de ses œuvres complètes font 2 352 pages, soit environ 6 millions de caractères, que l'entreprise comptera au moins 14 tomes, que l'écrivain a débuté sa carrière en 1954 et qu'il fêtera cette année ses 80 ans, calculez le débit journalier de l'inclassable graphomane qu'est Michel Butor. Romans, essais, poèmes, collages, collaborations à quatre mains avec peintres, photographes, musiciens... : son œuvre étend ses tentacules dans toutes les directions. L'auteur de *La Modification*, de *Boomerang* et de *6 810 000 litres d'eau par seconde*, se réjouit de « faire le désespoir des esprits routiniers ». Il a toujours été « à l'écart » – ce qui est d'ailleurs le nom de l'ancienne salle paroissiale où il s'est retiré, à Lucinges, en Haute-Savoie. Un lieu où, après ses plongées dans l'agitation du monde, il aime rentrer « se terrer dans le calme ». Butor y reçoit dans son grenier, royal capharnaüm donnant sur le plateau des Glières et la chaîne des Aravis. Salopette légendaire. Barbe blanche. Faux airs de Marx ou de Verdi. Il parle plus volontiers du Nouveau-Mexique que du Nouveau Roman dont il fut l'une des figures de proue. Voyages, peinture, écriture... : improvisation autour de quelques mots clés auxquels il a bien voulu « accrocher ses tissus de phrases ».

Anniversaire

N'anticipons pas. J'aurai 80 ans le 14 septembre. Il paraît que ça se fête, d'où ces œuvres complètes, un colloque à l'automne et une exposition à la Bibliothèque nationale qui commence le 19 juin. Le vernissage était prévu le 20, mais le musée Chirac [le musée des arts premiers, quai Branly] ouvre ce jour-là. On m'a donc avancé au 19. Un lundi. Drôle de jour pour un vernissage. Enfin, je serai content d'aller y jeter un œil à son musée...

Huitante

En français, il y a cette bizarrerie avec le chiffre 80. On ne devrait pas dire quatre-vingts mais octante comme les Belges ou huitante comme certains Suisses. Mais non, à quatre-vingts, tout change. Cette étrange façon de compter nous est spécifique : aucune autre langue romane ne la pratique. Elle provient des Celtes qui, aussi attentifs à leurs pieds qu'à leurs mains, comptaient sur leurs orteils. Il en reste d'autres traces comme l'hôpital des Quinze-Vingts. Ou ce passage de Bossuet dans le *Discours sur l'histoire universelle* : Bossuet raconte que des explorateurs, dans la vallée du Nil, ont découvert un temple immense avec « six-vingts colonnes ». Il veut sans doute parler de la grande salle hypostyle du temple de Louxor. Vous voyez où ça nous mène, ce chiffre 80. Quant à savoir ce que ça me fait, à moi, d'être octogénaire... Disons que je préfère me considérer encore quelque temps comme un jeune poète, tout en étant bien conscient de mon appartenance au siècle passé, plutôt que comme un vieux classique.

Œuvres complètes

Il y a longtemps qu'il en était question, je vous avoue que j'y croyais peu. L'entreprise m'impressionne évidemment par sa masse. On m'avait demandé un plan général, j'avais prévu 14 tomes mais j'ai vu trop juste. Le premier volume fait déjà un parpaing. Si des étudiants fâchés vous lancent un truc comme ça à travers la fenêtre, ça risque d'être dangereux, surtout en ce moment. Quant à moi, j'étais inquiet de l'effet que ça me ferait. Il y a beaucoup de textes que je n'avais pas relus depuis cinquante ans, comme *Passage de*

Milan, (1954) ou d'autres, plus anciens encore, dans le premier tome de *Répertoire*. J'y trouve des indices historiques mais, dans l'ensemble, tout ça m'apparaît plus « daté » que vieilli. Les problèmes de l'éducation, des villes, du basculement culturel de la planète restent très actuels. Ce qui a changé, c'est ma façon d'écrire. J'ai beaucoup produit, beaucoup voyagé, ça vous change. Je serais incapable, aujourd'hui, de réécrire ces livres-là. Ça tombe bien, puisqu'ils ont déjà été écrits.

Epreuves

Ces 2 300 pages, j'ai dû m'y plonger avec un type d'attention particulier. Il faut être attentif à la surface du texte, l'explorer très fort, se concentrer sur une virgule, épousseter l'original comme un archéologue souffle sur la poussière. On perçoit des aspérités, des difficultés de passage. S'enclenche alors un voyage dans le temps avec, quoi qu'on fasse, des souvenirs qui se mettent à tourbillonner. Corriger ses épreuves est une épreuve. Quasi initiatique. Il s'agit de voir si on va tenir le coup dans ce combat avec soi-même.

Sang

Je n'arrive pas à croire que j'ai écrit autant. Plus de 1 000 livres. Voyant cette œuvre débordante, les gens croient que ça vient tout seul. Au contraire ! Ecrire a toujours été un énorme effort. Pour ces romans, *L'Emploi du temps*, *La Modification*, *Portrait de l'artiste en jeune singe*... j'ai eu besoin de quantité de préparatifs, de schémas. J'ai écrit, réécrit, retapé certaines pages cinquante fois. Raymond Roussel disait : « Je saigne sur chaque phrase. » Je pourrais en dire autant. J'espère seulement que ce sang sacrificiel sera bénéfique.

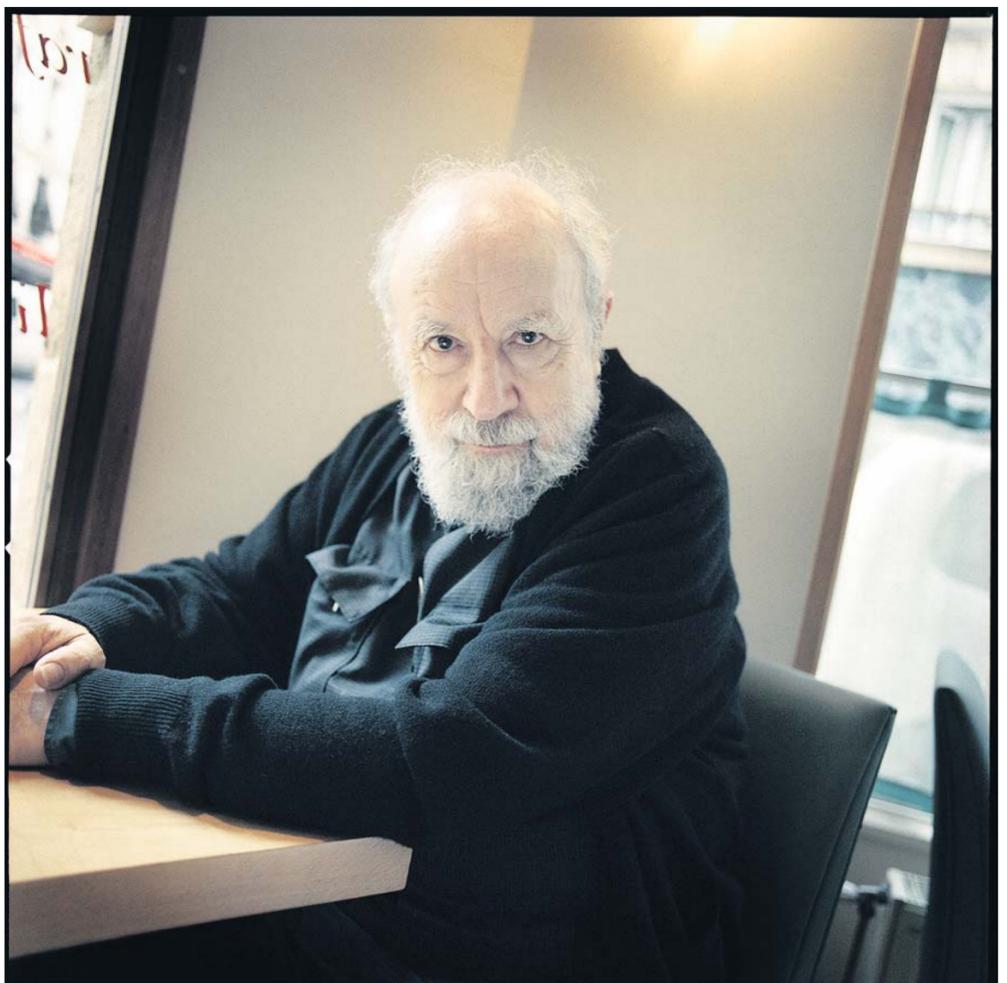
Couleurs

Pour écrire ce que j'ai écrit, il fallait avoir le goût du risque. J'en ai vu de toutes les couleurs. Le livre qui a suscité le plus grand tollé, c'est *Mobile*. A cause de sa disposition typographique et de toute la nature de l'ouvrage. La critique a été scandalisée. Pour les livres

Michel Butor

Né le 14 septembre 1926, Michel Butor, après des études de lettres et de philosophie, devient secrétaire de Jean Wahl pour le Collège de philosophie. Par l'intermédiaire de Georges Lambrichs, il publie ses premiers romans aux éditions de Minuit, dont la fameuse *Modification* (prix Renaudot 1957), qui le situe parmi les protagonistes du Nouveau Roman. Bientôt, il explore d'autres genres, inventant des formes textuelles comme dans *Mobile* (1962), collaborant avec des artistes, improvisant même sur lui (*Michel Butor par Michel Butor*, Seghers, 2003) et parcourant le monde.

Sous la direction de Mireille Calle-Gruber, la Différence publie les deux premiers tomes de ses œuvres complètes, *Romans* (1 272 p., 49 €) et *Répertoire 1* (1 080 p., 49 €). Paraissent également *Seize Lustres* (Gallimard, 280 p., 18,50 €), *Octogénaire* (éd. des Vanneaux, 186 p., 18 €) et *Dialogue avec Rembrandt Van Rijn sur Samson et Dalila* (ed. Abstème & Bobance, 5, rue Lalande, 75014 Paris, 48 p., 22 €). Du 19 juin au 3 septembre, la BNF lui consacra une exposition regroupant manuscrits lettres autographes, livres d'artistes...



Michel Butor mars 2006. PHILIPPE GROLLIER/TEMPS MACHINE

que j'avais publiés avant, c'était ambigu. Les gens ne comprenaient pas, mais ils respectaient. Ils sentaient qu'il y avait beaucoup de travail, que j'étais un garçon sérieux. Ils me faisaient confiance. Mais pour *Mobile*, ils ne comprenaient plus rien. À l'exception de quelques-uns qui avaient lu Apollinaire, Mallarmé ou les poètes américains. Aux autres, j'inspirais une espèce de terreur. On m'accusait de vouloir détruire la langue française. J'ai été obligé de m'expliquer. Donc j'ai écrit des essais – plus je publiais des romans, plus je produisais des essais pour tenter d'éclairer les romans et plus mon œuvre enflait. Je voulais leur dire : « Vous savez, ce que je fais n'est pas tellement scandaleux : untel et untel l'ont déjà fait. Des auteurs qu'en principe vous admirez. » Alors, il y a eu cette double réaction : « Non seulement ce qu'il fait est très mauvais mais en plus ce n'est même pas nouveau ! »

Peau

Je suis un écorché vif. Les attaques m'ont blessé. Mais la littérature vous fabrique une nouvelle peau. On peut comparer les phrases au fil de la chenille. L'œuvre est le cocon qui va la protéger et la transformer en papillon. Chez Proust, c'est tout à fait clair. Chez moi, ce doit être aussi l'une des raisons des longues phrases de mes premiers livres. Elles sont un fil avec lequel je tisse cette membrane qui va recouvrir la peau qui saigne. Dans les *Essais* de Montaigne, on voit bien cette image du cocon protecteur et exploratoire. On se protège pour pouvoir explorer et on explore pour protéger au mieux celui que l'on devient. L'étonnant, c'est que cette enveloppe nouvelle multiplie la sensibilité. On entend de mieux en mieux, on perçoit de mieux en mieux. Et même si le corps devient sourd et que les yeux ont des problèmes, on peut s'arranger pour que le texte écoute et voie.

Frontières

J'ai toujours eu envie de regarder ce qui est à côté de ce qu'on me montre. Dans un musée, j'observe ce qui est à l'intérieur des cadres, mais aussi le cadre lui-même et le mur à côté du cadre. J'aimerais retourner le tableau pour voir ce qui est de l'autre côté, ce qui n'est évidemment pas recommandé. Il m'a toujours paru important de regarder ce qu'on ne vous montre pas. Henri Cartier-Bresson était comme moi. Un jour, il m'a dit : « Quand je voyage, je regarde ce qu'on me montre et je photographie à côté. » C'est pour cela aussi que j'aime vivre à côté d'une frontière. Ici, je suis à deux pas de la Suisse où je vais faire mes courses et non loin de l'Italie par le tunnel du Mont-Blanc. Traverser les frontières m'aide à voir.

Vertige

Autrefois, je dessinais sans arrêt. Mon père était dans l'administration des chemins de fer, mais passait tous ses loisirs à faire de l'aquarelle ou de la gravure sur bois. Je rêvais de devenir ce peintre que mon père n'avait pas pu être. Je jouais aussi du violon, j'aurais aimé aussi être musicien. Ça faisait beaucoup. Finalement, la littérature l'a emporté, mais il y a dans tout ce que je fais une nostalgie de la peinture et de la musique. Je suis plus à l'aise avec les peintres qu'avec les écrivains. Beaucoup de textes n'auraient jamais été écrits sans leur sollicitation. Je me sou-

viens de mon premier livre avec Alechinsky. Cinq eaux fortes à partir desquelles a surgi un récit de rêves inventés, *Le Rêve de l'amonite*. Quand Alechinsky a vu mon texte en page, il a fait des commentaires autour, dans les prédelles. Puis il a repris ses premières eaux fortes pour les mettre dans de plus grandes. Magnifique. Cette coopération est une façon nette de surmonter ma frustration de peintre rentré. Ecrire à l'intérieur de l'œuvre picturale, c'est devenir peintre soi-même. La place des mots est cruciale, elle change leur poids, leur sens. Et puis il y a autre chose : en Occident, les œuvres d'art sont très protégées. D'où l'importance du cadre qui les détache de leur environnement et même de la forme rectangulaire qui, elle aussi, est un vestige du sacré. Pénétrer ce rectangle, c'est faire intrusion dans un espace réservé. Une transgression folle. J'ai le sentiment de briser un interdit qui a ses raisons mais que j'ai raison, moi aussi, de briser. Et ça, c'est vertigineux.

« Il faut être attentif à la surface du texte, l'explorer très fort, se concentrer sur une virgule, épousseter l'original comme un archéologue souffle sur la poussière. (...) Corriger ses épreuves est une épreuve. Quasi initiatique. Il s'agit de voir si on va tenir le coup dans ce combat avec soi-même. »

Voyages

Certains ont été décisifs. L'Égypte, les Etats-Unis... Tous mes romans ont d'ailleurs été écrits entre l'Égypte et les Etats-Unis. Depuis que je connais le Japon, je ne peux plus regarder une touffe d'herbe de la même façon. Je voudrais aller en Inde. C'est une de mes grosses lacunes. J'ai le sentiment que quelque chose me manque pour comprendre toute une partie de la réalité. Quant à l'Égypte... Quand j'ai échoué à l'agrégation de philosophie, j'avais besoin de prendre du champ. Pour développer l'enseignement du français, le gouvernement égyptien faisait venir de jeunes profs. Je me suis retrouvé enseignant dans la vallée du Nil. J'ai découvert Thot, le dieu de l'écriture, représenté comme un ibis et comme un singe. Il joue un grand rôle dans mon *Portrait de l'artiste en jeune singe*. Métaphoriquement, l'écrivain est un singe, un imitateur qui cherche à reproduire la nature dans sa profondeur. L'an prochain, je retournerai peut-être en Égypte. J'ai l'impression que quelque chose m'attend encore dans ce pays, ne serait-ce que mon propre fantôme cherchant les chemins de sa survie. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR FLORENCE NOUVILLE

LE CHOIX DU « MONDE DES LIVRES »

LITTÉRATURE

Dans la nuit de Bicêtre, de Marie Didot (Gallimard).
Œuvres, de Vassili Grossman (éd. Robert Laffont, « Bouquins »).
Déjanté, d'Hugo Hamilton (Phébus, « Rayon noir »).
Une saison sur la terre, de Marc Lambron (Grasset).
Le Retour du professeur de danse, d'Henning Mankell (Seuil, « Policiers »).
L'Etoile du diable, de Jo Nesbo (Gallimard, « Série noire »).
Avec les pires intentions, d'Alessandro Piperno (éd. Liana Levi).

ESSAIS

Le Village métamorphosé, de Pascal Dibie (Plon).
Journal sous la terreur, de Zinaïda Hippis (Anatolia/Le Rocher).
L'Adieu à la littérature, de William Marx (éd. de Minuit).
Histoire de la France littéraire, sous la direction de Michel Prigent (PUF).
Guerres justes et injustes, de Michael Walzer (Gallimard, « Folio-essais »).
L'île aux cannibales, de Nicolas Werth (Perrin).
La Marionnette et le Nain. Le christianisme entre perversion et subversion, de Slavoj Žižek (Seuil).